17me Année Mars 1930

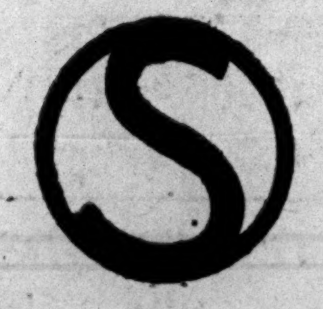
Cahiers du Sud

POÉSIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

AU SOMMAIRE

J. MAINSARD
ERN. AMADOV
GABRIEL AUDISIO
GEORGES HUGNET
PIERRE AUDARD

CHRONIQUES
NOTES



Rédaction-Administration : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
Agence Générale : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
Publicité C. A. P. : 146, rue Montmartre, PARIS
France : Le N° 5 fr. **Étranger :** Le N° 6 fr. 50

N° 119 17me Année Mars 1930

Cahiers du Sud

Tome V. — 1er Semestre 1930.

Samuel Butler et le Christianisme

Les principales œuvres de Samuel Butler ont été récemment traduites et présentées au public français par M. Valéry-Larbaud, fervent admirateur de ce nouveau « maître ». (1) Ainsi progresse la gloire posthume d'un homme qui ne fut pas de son vivant, prophète en son pays ; la plupart de ses livres ne rencontrèrent que le silence ou l'hostilité ; cependant il fut découvert et salué par Bernard Shaw, qui reconnaissait pour son inspirateur non point Ibsen ou Nietzsche, ou Schopenhauer, mais cet Anglais, ignoré de presque tous, méprisé très injustement de quelques-uns. Peintre, musi-

---

(1) Samuel Butler, fils du pasteur de Langar et petit-fils d'un évêque anglican est né en 1835. Ses principaux ouvrages sont : *L'examen des preuves de la Résurrection du Christ* 1865 ; *Erewhon,* 1872 ; *le Havre de paix,* 1873 ; *la Vie et l'Habitude,* 1877 ; *la Mémoire incosciente,* 1880 ; *les Alpes et les sanctuaires du Piémont,* 1881 ; *la Chance ou l'Adresse ?* 1887 ; *la femme qui écrivit l'Odysée* ; traduction de l'Iliade et de l'Odysée ; *Etudes sur les sonnets de Shakespeare* ; *Nouveau voyage à Erewhon,* 1901 ; Butler est mort en 1902. *Ainsi va toute chair,* roman autobiographique, composé de 1872 à 1884 a été publié en 1903. Monsieur Henry Festing Jones, ami intime de Butler a écrit sa Vie, en deux gros volumes. — Les *Cahiers de notes* ont été publiés par M. Streatfield.

cien, philosophe, exégète, romancier, théologien, pamphlétaire, satiriste, éleveur de moutons, traducteur d'Homère, critique de Shakespeare, ce fils de pasteur, petit-fils d'évêque, se promenait partout, sans aucun souci des clôtures ni des chasses gardées ; il semblait, dans ce pays du Puritanisme ne connaître aucune autre loi que celle de l'abbaye de Thélème : « Fais ce que vouldras ». S'il n'a pas résolu toutes les énigmes auxquelles il s'attaquait avec une tranquille audace et s'il nous paraît tout à fait impossible de lui reconnaître l'autorité d'un maître, du moins est-il un personnage extrêmement représentatif : il rassemble les tendances opposées de son pays et de son époque : incrédule, mais préoccupé jusqu'à son dernier jour de questions religieuses, disciple, puis ennemi de Charles Darwin, précurseur de M. Bergson, il rappelle parfois Auguste Comte, quand il ne s'abandonne pas à des rêves théologiques dans le goût de Fechner, et cependant il conserve, en chacune de ses apparences, une violente originalité. Nous ne voulons pas considérer en lui l'érudit qui eut ce geste élégant d'attribuer à Nausicaa la composition de l'Odyssée, ni le musicien, disciple enthousiaste de Haendel, ni le visiteur des sanctuaires italiens. Mais puisqu'on le présente comme un grand philosophe — on a même dit l'un des plus profonds penseurs du XIXe siècle — il ne sera pas sans intérêt de l'étudier à ce titre, et particulièrement dans ses rapports avec la pensée chrétienne.

Butler n'est pas un philosophe abstrait, une intelligence pure, accessible aux seules évidences logiques. Sa vie, et surtout les années de son enfance eurent une influence considérable sur sa doctrine. Il faut recevoir tout d'abord le témoignage de sa sensibilité, de ses tendances contrariées, le voir douloureusement contraint, puis brûlant tout ce qu'on voulait le forcer d'adorer, impitoyable à l'égard des siens qui avaient commis le crime de le méconnaître. S'il a peu compris le christianisme c'est peut-être parce qu'il l'a rencontré sous une forme étroite et tyrannique. Pour se chercher et se trouver lui-même, il lui a fallu briser beaucoup de barrières. Quand nous le voyons rejeter toutes règles et s'enivrer d'indépendance nous devons nous souvenir que cet individualiste est le fils révolté du Révérend Thomas Butler, chanoine de l'Eglise anglicane et pasteur de Langar.

Dans un roman qui ne parut qu'après sa mort, et qui est sans doute son chef-d'œuvre *Ainsi va toute chair*, Butler a décrit sa famille et raconté son émancipation. Tous les détails n'en sont pas strictement biographiques. Le grand-père Georges Pontifex est une reconstitution hasardeuse du vénérable maitre d'école de Shrewsbury, ensuite évêque de Linchfield, interprété et très hypothétiquement complété d'après quelques traditions familiales. Butler écrivit cette partie de son livre avant d'avoir étudié la vie de son grand' père, dont il devait se faire le Boswell, et s'il avait publié lui-même *Ainsi va toute chair* il aurait probablement corrigé ce chapitre. Il est d'ailleurs fort heureux au point de vue littéraire, que le vieux Georges n'ait pas subi de retouches; cet éditeur de livres pieux, homme intègre et rusé, tyran domestique, abondant en déclarations libérales, n'est certainement pas le portrait fidèle de l'évêque, mais il est si vivant et si vrai qu'il a bien le droit d'exister pour lui-même Il représente à côté de son fils Théobald, plus innocent et plus distingué, un type très différent d'hypocrisie: il baptise son petit fils avec de l'eau du Jourdain, le jour même où il trompe sans scrupules son fils craintif et respectueux, et se sert de ses croyances religieuses comme d'un capital productif: il use commercialement des choses les plus sacrées, dont Théobald au contraire sera le scrupuleux serviteur. Car Théobald, en qui Butler a prétendu peindre le Révérend Thomas, n'a aucunement conscience de son hypocrisie.Il prie tous les soirs en famille, pour devenir «véritablement honnête et consciencieux » et serait bien surpris qu'on lui refusât la gloire d'être un chrétien parfait et un pasteur modèle. .

Que Butler ait compris exactement le caractère de son père et de sa mère, c'est fort douteux. Une de ses cousines Mrs Garnett s'est proposé de réhabiliter la famille. (1) Elle décrit un Théobald aimable, doux et enjoué, grand' père indulgent, mari plein de tendresse qui pendant une maladie de sa femme lui envoie chaque jour des fleurs et des vers de mirliton. Samuel a lui-même noté que le jour de l'enterrement de son père, tous les habitants du pays se répandirent en

(1) Butler and his family relations.

éloges qui ne paraissaient pas affectés. Il est donc probable que le vrai Théobald fut un assez brave homme et un éducateur maladroit qui se méprit sur la nature de son fils et le traita sans ménagements. Mais il importe peu que le portrait soit ou ne soit pas fidèle. Thomas apparut à Samuel sous les traits de Théobald et c'est ainsi qu'il devait agir sur lui.

Dans le presbytère de Langar Samuel fut saturé de prédications ennuyeuses. Il compare son père à un Dimanche incarné — un morne Dimanche anglais, jour de vertu guindée, sans jeux et sans rires. Autour du pasteur se groupent des fidèles, décidés à réduire au minimum les exigences de la vie religieuse. Le clergyman est la justification de son troupeau; par une sorte de délégation tacite on lui a remis, pour s'en débarrasser, le souci des grandes idées; il est, par profession, spécialisé dans le sublime. La hauteur de cette vocation produit chez des êtres médiocres une sorte d'hypocrisie inconsciente. Quand on est comme Théobald et Christina désireux d'être « vraiment hônnête et consciencieux » on veut se montrer digne de sa charge ; quand on est en même temps, très content de soi-même, et nullement exercé à dépouiller ses vrais sentiments des oripeaux dans lesquels ils se pavanent, on croit facilement avoir atteint son idéal.

Théobald ne doute pas un instant de sa vertu ni de sa haute intelligence. Christina l'entretient dans cette illusion qu'elle partage. Il y a désaccord entre Théobald tel qu'il est et Théobald tel qu'il croit être. Le vrai Théobald s'ennuie lorsqu'il va visiter les malades; le soin des âmes lui est insupportable, et de vivre toujours empesé dans la raideur de sa vertu lui donne une irritation secrète. De plus il est désœuvré : « Il sait qu'il fait son devoir. Chaque jour il en est plus fermement convaincu; mais il n'a pas beaucoup de devoir à faire. Il est terriblement inoccupé. Il n'a aucun goût pour ces sports de plein air que l'on ne considérait pas il y a quarante ans comme inconvenants pour un clergyman... L'étude! Il faut reconnaître pour lui rendre justice qu'il ne l'a jamais aimée, et quel attrait aurait pour lui l'étude à Battersby? Il ne lit aucun livre, vieux ou neuf. Il ne s'intéresse ni à l'art, ni aux sciences, ni à la politique. Il écrit ses sermons, mais ce

n'est qu'un jeu de patience qui consiste à coller des textes les uns à côté des autres; cela lui prend une demi heure chaque jour. Le reste du temps il collectionne des plantes. »

Quand il rentre chez lui, au retour de ses courses pastorales, il peut enfin donner libre cours à sa mauvaise humeur. Mais Théobald, tel qu'il croit être, ne saurait supporter en lui-même aucune imperfection. Donc, s'il est cruel avec ses enfants, indifférent et dur avec les malades, il faudra que ses défauts prennent figure de vertu; c'est pour le bien d'Ernest qu'il le terrorise et le bat. Il voit dans les plus innocentes actions de son fils des intentions perverses, des vices qu'il faut dompter. Un freudien dirait que Théobald en sa qualité de Dimanche perpétuel refoule dans l'inconscient les sentiments de tous les jours et que ceux-ci reparaissent sous la forme des petites cruautés et menues injustices que peut se permettre, au nom du devoir, un père de famille tout puissant.

Christina aime son fils à sa manière, mais elle est épouse avant tout. Elle mettrait ses enfants en pièces pour l'amour de son mari; elle jouera les rôles d'agent provocateur et de confidente infidèle. Quand Ernest parait songeur et qu'on lui suppose quelque inquiétude, Christina l'attire vers le canapé qui lui sert de fauteuil opératoire; avec toutes sortes de caresses elle extrait les pauvres secrets de son fils et s'empresse de les livrer au père; comment une épouse vraiment consciencieuse pourrait-elle rien cacher à son mari? L'enfant se sent épié, contrarié dans ses tendances les plus légitimes; on le torture au nom de la religion et de la vertu. Comme il est d'une sensibilité délicate et d'un naturel tendre il essaie de se donner tort à lui-même; sans cesse il offre son affection à ses persécuteurs, sans cesse il est repoussé; un jour vient où il se ferme ; sous les cérémonies et les expressions conventionnelles du sentiment familial il n'a plus pour les siens que de la haine. Doit-on vraiment attribuer à Butler tout ce qu'il dit d'Ernest ? Il est tellement complexe et mobile qu'on a peine à le saisir. Il courait auprès de sa mère mourante et lui parlait avec tendresse; il ramassait des plantes rares pour la collection de son père, mais il a écrit sur la vie de famille des lignes féroces :

« Pourquoi faut-il que les générations empiètent les unes sur les autres? Pourquoi ne pouvons-nous pas être enfouis sous forme d'œufs dans de jolies petites cellules, empaquetés chacun dans 10 ou 20.000 livres en billets de la Banque d'Angleterre, et nous éveiller comme le sphex qui découvre que son papa et sa maman, non seulement lui ont laissé une ample provision à portée de la patte, mais de plus ont été dévorés par des moineaux quelques semaines avant qu'il ait commencé de vivre, pour son compte, d'une vie consciente ». (1)

Ernest ne se rappelle pas avoir jamais éprouvé pour son père d'autres sentiments que la crainte et la répulsion. Samuel note que lorsqu'il rééditera son voyage en Erewhon il devra y introduire le procès d'un fils mis en accusation pour n'avoir pas perdu son père assez tôt. Férocité peut-être plus verbale que réelle; il faut faire ici la part de l'humour; peut-être éprouve-t-il aussi quelque orgueil à s'être libéré des conventions, à ne pas respecter ce que les autres hommes tiennent pour sacré. En tout cas, avec ces sentiments dans son cœur — ou tout au moins ce manuscrit dans son tiroir — il continuait de voir sa famille et de ramasser des fougères pour son vieux papa. Butler professait qu'il est impossible d'atteindre absolument la vérité: tout se mêle à tout. Dans un piano bien accordé, il faut que chaque note soit un peu fausse, il n'y a pas de proposition vraie que l'erreur ne pénètre de toutes parts: « Une éternelle contradiction nous attend à la fin de toutes nos recherches ». (2) Sans doute en est-il ainsi de ses sentiments intimes, et ses théories logiques expriment-elles à leur manière les contradictions qu'il sentait en lui-même. Il se trouvait contraint d'être envers ses parents plus aimable qu'il n'aurait voulu l'être; à titre de compensation, pour obtenir un équilibre qui se rapprochât davantage de l'insaisissable vérité, il pouvait bien se permettre dans son cahier de notes quelques exagérations en sens contraire.

La souffrance dont s'attriste toute la vie de Butler enfant ,se trouve étroitement associée à ses premières impressions religieuses. Son père est prêtre; sa mère

---

(1) Way of all flesh p. 79.
(2) Note books p. 300 et 301.

est la femme du pasteur; plus encore que son mari elle emploie le style pieux et les termes bibliques de ces cartons illustrés que dans les maisons protestantes on aime suspendre au mur. Samuel apprend le christianisme, comme les déclinaisons latines à coups de fouet; on lui impose au nom de la piété de longues heures d'ennui. Hypocrisie, cruauté, routine, formalisme vide, voilà sous quel aspect, à tort ou à raison, lui apparut d'abord la religion chrétienne. Deux choses étaient insupportables aux paroissiens de Battersby-Langar: que l'on mit le christianisme en doute ou que l'on entreprit de le pratiquer. Rites et croyances faisaient pour ces bonnes gens partie du paysage: on y était habitué, on ne les discutait pas, on n'y pensait jamais. Les sermons sans éloquence de Théobald, passaient au-dessus de leurs têtes; ils auraient trouvé bien ridicule que l'on pût en être touché. Butler attribuera ce formalisme à toute l'église d'Angleterre, quand il en tracera le portrait dans Erewhon. Ce pays fabuleux a deux sortes de banques: les banques proprement dites où se changent les effets commerciaux et les banques musicales, c'est à dire les églises; dans les églises que les femmes sont presque seules à visiter, des caissiers discrets remettent à leurs clients des monnaies ornées de belles images mais dénuées de toute valeur. On fréquente ces établissements par habitude ; il est bien posé d'avoir ostensiblement dans son porte-monnaie quelques-unes de leurs pièces, mais nul, jamais, n'en fait aucun usage ; elles ne servent pas à l'acquisition des objets essentiels à la vie, ni d'aucun autre objet quelconque. La foi de ces Eglises est morte, ou ne répond plus qu'à un très vague instinct de conservation spirituelle et morale.

D'autres écrivains nous ont apporté de bien différents témoignages. Les souvenirs d'un Robert-Hugh Benson, qui appartenait, lui aussi, à une famille ecclésiastique ne concordent pas avec ceux de Butler. Les milieux étaient différents, mais Butler a généralisé ses impressions d'enfance et conclu hâtivement à la décrépitude irrémédiable de ce qui, pour lui, n'avait jamais été vivant. Cependant durant toute sa jeunesse il croit avoir la foi, et n'est pas effleuré par le doute, ignorant que l'on puisse même contester les affirmations fondamentales du Christianisme. Dirigé par son père, qui ne

connait pas d'autre voie, il se prépare à recevoir les ordres et va faire une sorte de stage dans une paroisse de Londres ; mais ses convictions fragiles s'écroulent au premier choc.

Ici le roman ne suit plus la réalité. Ernest Pontifex est ordonné diacre, tombe entre les mains d'un vicaire escroc qui le dépouille de toute sa fortune, se laisse prendre, par naïveté, dans une affaire scandaleuse et voit ses croyances détruites en quelques minutes par les arguments d'un savetier libre-penseur. En réalité Samuel quitta l'Eglise avant d'avoir pris aucun engagement définitif: il découvrit que plusieurs des enfants dont il s'occupait n'avaient pas reçu le baptême ; or, ces petits païens ne lui semblèrent aucunement inférieurs à leurs camarades ; il en conclut que les sacrements étaient inefficaces et refusa d'aller plus loin. Après des discussions théologiques et familiales avec son père, il partit pour la Nouvelle-Zélande, colonie toute nouvelle. Le soir du départ il omit pour la première fois de dire ses prières. Ses habitudes et ses croyances tombaient à la fois. Butler était émancipé, mais avant de se construire une philosophie personnelle, il voulut se justifier d'avoir abandonné l'ancienne et sans autre instrument d'étude qu'un Nouveau-Testament en grec, expliquer d'une manière irréfutable, et sans recours au miracle, l'énigme de la Résurrection.

Il faut nous accoutumer à trouver bien des contradictions chez Butler : il méprise la logique, il déclare la vérité tout à fait inaccessible — et cependant il n'y a pas de dialecticien plus triomphant, de disputeur plus acharné ; quand il croit tenir un raisonnement définitif, il ne comprend plus que les autres puissent douter, et, volontiers les accuserait de mauvaise foi. Mais au revers de la page il affirme que toute démonstration est une preuve d'incertitude et supplie qu'on veuille bien ne pas croire en lui, puisqu'en acceptant de démontrer et d'écrire il se met lui-même au rang des maudits. On pourrait supposer qu'il reconnait la puissance de la raison dans les questions de fait et n'exclut de la certitude que la métaphysique, accorde à Sherlock Holmes la confiance qu'il refuserait à Platon. Mais nous le verrons s'appliquer aux questions métaphysiques avec autant d'ardeur qu'au problème de la Résurrection, ou aux recherches relatives à l'auteur

de l'Odyssée et à la date des sonnets de Shakespeare. Quand il s'occupe expressément de critériologie il affirme avec grande certitude l'impossibilité d'atteindre la certitude, formule en termes absolus la relativité de la connaissance, ne voit dans la vérité qu'une sorte de compromis. (1) Quand il s'applique à d'autres objets, qu'il s'agisse de Dieu, du christianisme ou de Nausicaa, il fixe des limites, donne des solutions positives ou négatives avec autant d'assurance que le plus confiant des dogmatiques.

En Nouvelle-Zélande, pays d'élevage, Butler vit dans une cabane solitaire au milieu des prairies où broutent ses troupeaux. Il a emporté un piano, le Nouveau-Testament et l'Origine des espèces, qui vient de paraître. Il publiera plus tard le résultat de ses réflexions sur les Evangiles en deux petits ouvrages : *l'Examen des preuves de la Résurrection du Christ*, et le *Havre de Paix*. Ce dernier qui parut sous un nom supposé expose la crise d'un honnête et naïf croyant qui est tourmenté par le doute, et finit par en triompher. Le récit est évidemment ironique et construit de manière à montrer la faiblesse des arguments au moyen desquels s'apaise la conscience du héros. Mais beaucoup de lecteurs s'y laissèrent prendre ; un journal religieux « The Rock » fit même un grand éloge de ce petit essai d'apologétique.

Il s'agit de décider pour ou contre le surnaturel. Butler ramène tout le problème à une question de fait : le Christ est-il ressuscité ? Si ce miracle est vrai tous les autres deviennent vraisemblables ; s'il est faux tout s'écroule. Or l'accord des différents récits lui paraît impossible, et tout de suite il invente une explication qu'il pense être le premier à découvrir et qui lui semble bientôt irréfutable : Jésus n'est pas mort en croix ; on l'a détaché très vite à cause de la préparation de la Pâque, croyant sur le témoignage incompétent de quelques soldats qu'il avait cessé de vivre. Les disciples ont donc pu le voir vivant et proclamer, sans fourberie, le miracle de la Résurrection. Butler ne connaissait probablement pas ses prédécesseurs ; cependant ce roman de la « crucifixion incomplète » est exposé avec beaucoup de détails — trop de détails — dans les œu-

---

(1) cf. Note books, p. 299.

vres de deux allemands : Charles-Frédéric Bahrdt et Charles-Henri Venturini qui vivaient à la fin du XVIII[e] et au commencement du XIX[e] siècles. (1) On comprend difficilement comment Butler put soutenir cette hypothèse tout en prétendant sauvegarder la bonne foi du Christ et des apôtres. Cependant il fut toujours très satisfait de sa théorie ; il envoya même son ouvrage à Charles Darwin qui le félicita de son talent, en avouant toutefois n'avoir pas été convaincu, et lui conseilla d'écrire des romans.

Ces discussions scripturaires ne semblent avoir été pour Butler qu'un instrument de combat. Rien ne nous permet de mettre en doute sa bonne foi lorsqu'il entreprit l'étude du Nouveau-Testament ; mais il est clair que son examen fut hâtif et superficiel. Il s'enchanta lui-même de l'ingéniosité de sa découverte et fut tout de suite ébloui de certitude. Mais au-dessous de ce conflit il y en avait un autre : le tempérament de Butler devait le détourner d'un enseignement venu de l'extérieur, d'une philosophie de la transcendance et d'une morale du renoncement. Toute sa vie il vécut sans contrainte, lorsqu'il eut dépassé les premières années de soumission douloureuse, tellement soucieux de rester libre qu'il ne voulut avoir ni profession ni femme, ni enfants. Les seules qualités qu'il admirât étaient la spontanéité et la grâce. Nous allons le voir construire une philosophie immanente et une morale du bon plaisir. Le christianisme présenté avec la sécheresse tyrannique d'un Théobald ne pouvait pas avoir pour lui beaucoup d'attraits naturels.

*
* *

A son retour en Angleterre après un séjour de quatre ans à la Nouvelle-Zélande, Butler se consacra tout à fait aux arts et à la philosophie. Il devait mener désormais une vie extérieurement paisible, coupée de nombreux voyages en Italie, troublée seulement durant quelques années par des difficultés financières auxquelles mit fin la mort du Révérend Thomas. Soucieux uniquement de découvrir et de pratiquer ce qui lui fai-

(1) Cf. Lagrange : Le sens du christianisme.

sait vraiment plaisir, il passa de la satire à la philosophie biologique, puis à l'étude des poèmes d'Homère, le tout sans préjudice de la peinture et de la musique. Dans sa vieillesse il fit une seconde visite à ses amis d'Erewhon, et ce fut un retour à l'étude des questions religieuses. L'unité de cette œuvre si diverse est dans l'esprit et le style. Butler est sérieux, mais jamais grave. Il avait souffert des pédagogues et n'imita pas leurs manières. Jeter des pierres dans le jardin des professeurs fut la passion de toute sa vie. « Je suis, disait-il, l'enfant terrible de la littérature ». Peut-être son enjouement s'accompagnait-il de quelque dépit ; mais il aimait mieux ne pas connaître la gloire que d'avoir à la courtiser.

Avec Haendel et le Nouveau-Testament, Butler avait emporté dans la solitude l'ouvrage fondamental de Charles Darwin. Il fut tout de suite un enthousiaste partisan de l'évolution. A sa pensée, détachée des croyances traditionnelles, il fallait un cadre : *l'Origine des espèces* le lui fournit. Chose curieuse : c'est au moment de sa pleine ferveur qu'il compose et fait paraître dans un journal de Christchurch, un essai de quelques pages : *Darwin chez les machines* où se trouvent en germe les raisons qui devaient le détacher du Darwinisme et le conduire à une théorie finaliste de l'évolution. Cet article fut repris et développé en trois chapitres des voyages en Erewhon, et le même mouvement de pensée conduisit à *la Vie et l'Habitude*.

La marche de Butler est originale : il l'a lui-même retracée plusieurs fois dans ses livres et dans ses notes. La théorie de l'évolution nous incite à considérer tous les vivants, animaux et végétaux, comme se développant par addition de modifications légères, à partir d'organismes plus simples, sous l'action de la lutte pour la vie. Ne pourrions-nous pas appliquer ce système à l'explication d'une espèce nouvelle ou plutôt d'un règne nouveau, qui se forme sous nos yeux, et, favorisé par notre complicité, se prépare à s'emparer du monde ? Le règne des machines succédant au règne animal et au règne végétal, est en train de s'établir au-dessus de nous. Ne croyons pas, en effet, qu'il soit possible de fixer une limite précise entre le mécanique et le vivant. Les philosophes nous ont appris à considérer la sensation même comme le produit de combinaisons chimi-

ques et mécaniques : il n'y a qu'une seule nature et les machines en sont un produit spontané. Elles n'ont pas encore la conscience, mais elles ont déjà domestiqué des êtres conscients. Les locomotives s'appellent dans la nuit et s'entendent, par l'intermédiaire de leurs serviteurs humains. Et comme ils nous sont déjà supérieurs ces êtres précis, infatigables, puissants et rapides ! Les machines se nourrissent comme les animaux : elles assimilent au moyen du feu, entretiennent leurs combustions par l'oxygène de l'air. On dira qu'elles sont fabriquées par l'homme et ne peuvent pas se reproduire ? « Si l'on veut insinuer par là qu'elles ne peuvent pas se marier et que nous n'aurons jamais le spectacle d'une union féconde de locomotives avec leurs petits jouant devant la porte du hangar (si vif que soit notre désir de contempler ce spectacle) je l'admets bien volontiers ». Mais les machines sont reproduites par d'autres machines. L'homme y est indispensable ? Soit : certains insectes sont également indispensables à la reproduction des plantes.

Or, la théorie de l'évolution s'applique parfaitement aux machines : elles descendent d'un ancêtre commun ; comme les espèces actuellement vivantes sont des modifications d'animaux préhistoriques, beaucoup plus grands et plus lourds, ainsi nos machines d'aujourd'hui : comparez nos petites montres aux énormes horloges d'autrefois. Le principe de tout ce mouvement n'est autre que la sélection naturelle : la lutte pour l'existence s'établit indirectement et par l'intervention de l'intérêt humain : toute machine qui se trouve acquérir une modification utile à l'homme, l'emporte sur ses concurrentes. On remarque même chez les machines l'existence d'organes rudimentaires, actuellement inutiles, témoins dégénérés d'un état antérieur : telle cette petite protubérance qui termine le fourneau de certaines pipes et qui fut jadis une sorte de plateau permettant de poser la pipe sur une table.

Les amis de Butler se plaignaient, paraît-il, de ne jamais savoir s'il fallait le prendre au sérieux. Le livre des machines n'est évidemment que le développement, peut être un peu long, d'une fantaisie humoristique. Butler, lorsqu'il l'écrivit, était Darwinien convaincu : il l'envoya même à Charles Darwin, en s'excusant et en protestant qu'il n'avait aucunement eu l'intention de

lui manquer de respect. Cependant il était bien facile de tourner en critique cette plaisanterie ; car le monde des machines est tout pénétré de finalité : quoique l'on puisse penser des animaux et des plantes, il est clair que le plus petit rouage a été formé dans un but déterminé, voulu par un inventeur prévoyant. Les variations insensibles des machines ont une cause intelligente : les variations des organismes n'auraient-elles pas une semblable origine ? Butler ne le disait pas encore, et ne croyait pas encore le penser : mais son inconscient malicieux et subtil en savait plus long que lui.

Il continuait d'établir des analogies : les machines sont des membres supplémentaires ; un télescope est un œil plus puissant ; les chemins de fer, ces bottes de sept lieues possédées en commun, sont les auxiliaires de nos jambes. Plus un homme est riche, plus il a de ces membres qui multiplient ses capacités et son influence. Renversons la comparaison : les membres ne seraient-ils pas des machines que le vivant fabrique pour son propre usage ? Ici Butler est subitement inondé de clarté. Evidemment nos organes si complexes et si bien adaptés sont faits en vue d'une fin. Les arguments du vieux Paley sont irréprochables. Faut-il donc revenir à la Providence, admettre l'existence d'un Dieu créateur ou tout au moins organisateur, transcendant, doué d'intelligence et de volonté, personnel ?

Nous voilà de force ou de bon gré conduits à nous occuper d'objets métaphysiques : l'évolution pose le problème de la finalité, et la finalité celui de la personnalité de Dieu. Quelle méthode pouvons-nous employer ? « L'analogie, dit Butler, bien qu'elle soit souvent trompeuse est ce que nous avons de moins trompeur ». Elle est même, pour lui, la seule méthode possible. Des réalités intelligibles ne nous sont données ni par intuition, ni par abstraction ; nous ne saisissons que des objets sensibles : la seule façon de progresser est donc d'étendre, analogiquement, les conditions d'existence et de vie que nous trouvons dans notre expérience. La philosophie prendra de ce fait, un air de gros bon sens, une allure démocratique. Pas de termes déconcertants, pas de ces raisonnements que les spécialistes sont les seuls à comprendre, à supposer même qu'ils les comprennent ; on a moins de chances d'être dupé par ces intermédiaires dangereux que sont les

mots quand on les prend seulement comme signes d'objets connus de tout le monde : il n'y a pas plus de choses au ciel et sur la terre que n'en peut imaginer l'homme de la rue, ou s'il y en a d'autres il faudra les déclarer totalement inaccessibles et impensables. Par exemple, une personne, c'est un être comme nous, vivant de notre vie, tangible et visible, doué d'un corps ; il faut que le démiurge soit, à la lettre, un ouvrier, qu'il ait quelque chose comme des mains et un cerveau. Pas de personne sans un corps matériel qui puisse être saisi par les organes des sens. « Une personne qui n'a ni chair, ni sang, ni rien d'analogue, n'est pas une personne ». Un esprit pur serait une personne impersonnelle, un être contradictoire. Tous les systèmes de métaphysique et de théologie sont rejetés comme « formules apprises par cœur, dans une langue étrangère, et que l'on ne comprend pas, tout en prétendant y croire ». En effet, concevoir, ou comprendre c'est « avoir une idée ou une image, réaliser quelque chose ». (1)

En lisant Butler on pense à ces personnages dont parle Platon dans le Théiètète, ces hommes terribles pour lesquels rien n'est réel que l'on ne puisse saisir avec les deux mains. Idée, certes, tout aussi anglaise que grecque : le représentable, c'est-à-dire l'imaginable seul est réel. On ferme ainsi la porte de la métaphysique à l'intelligence pure, en même temps qu'on l'ouvre toute grande à l'imagination.

Cependant nous sommes dans une impasse : le corps est une véritable machine, une paire de tenailles ajustées à un soufflet, lequel repose sur une casserole, elle-même plantée sur deux piquets. Mais il faut à ces outils un fabricant, et nous avons repoussé la notion du Dieu providentiel des théistes, insaisissable à notre imagination. Un seul parti nous reste : dire que le fabricant des organes est le vivant lui-même ; comme un lunetier fabrique un télescope, l'embryon se fabrique à lui-même ses yeux, et tous ses membres, précisément en vue de l'usage qu'il en fera. Tout se passe dans l'univers comme dans nos ateliers ; pour que le poussin puisse briser la coque de l'œuf il faut qu'il ait à l'extrémité du bec un petit marteau de corne : il fabrique ce marteau comme le ferait un forgeron.

---

(1) Note books Mind and Matter.

Sans doute l'embryon n'a pas conscience de ce qu'il fait : c'est que sa science est très parfaite. Et notre philosophie des idées, ou plutôt des images claires nous mène à l'apologie de l'inconscient. Ce que nous savons très bien faire, et depuis très longtemps, nous le faisons sans nous en apercevoir : le pianiste joue comme un automate le morceau qu'il sait par cœur. La science de l'embryon est vieille d'un nombre incalculable de siècles. Il se souvient de tout ce qu'ont appris ses ancêtres, depuis la vénérable masse de protoplasme informe qui est notre mère à tous. Car nous avons deux mémoires : l'une, celle que Bergson considèrera comme la vraie mémoire, qui conserve le souvenir des faits dans leur individualité ; l'autre, une mémoire sans date, simple habitude, caractérisée par une extrême facilité d'agir, acquise par de nombreux exercices ; cette mémoire inconsciente est, pour Butler, la plus haute. L'embryon repasse par toutes les phases antérieures de l'évolution qu'il sait par cœur ; il fait, sans y songer, son stage de crapaud ; il arrive à la forme humaine et, là, devient conscient, c'est-à-dire se trouve en face de problèmes que la vie n'a pas encore su résoudre.

Or, comme il est inconcevable qu'un être conserve les souvenirs d'un autre, il faut que les vivants de toutes les générations successives soient une seule et même personne, qui apprend toujours et n'oublie jamais. De fait, qu'est-ce que l'identité personnelle ? Elle est insaisissable si nous ne consentons pas à la confondre avec l'idée voisine de continuité. Dès que nous avons franchi ce pas, les limites qui séparaient les êtres disparaissent. Plus de natures irréductiblement différentes, tout se mêle à tout : il y a continuité du vivant au monde extérieur, de l'individu à ses ancêtres, de l'homme à l'embryon, de l'embryon à l'œuf, aux œufs qui l'ont produit, et ainsi de suite jusqu'à l'origine même de la vie. L'essentiel n'est pas l'individu mais l'œuf : la poule est un procédé dont se sert ingénieusement un œuf pour fabriquer un autre œuf. La vie universelle n'est pas une abstraction, c'est une réalité concrète, un courant continu, physique et psychique à la fois, qui se développe par une série d'inventions successives et conserve dans une mémoire infaillible la formule de tous ses triomphes. Non point que la masse

protoplasmique originelle ait eu l'intention précise d'atteindre un jour la forme humaine : les vivants ne voient jamais loin devant eux, mais il leur suffit de prévoir à courte distance pour introduire des modifications légères, et telle est l'origine de ces variations insensibles que Darwin, dans son ignorance, fut obligé d'attribuer au hasard.

La finalité retrouve sa place dans le monde : nous échappons à cet odieux et invraisemblable mécanisme des Darwiniens, sans recourir à aucune transcendance. Et voici que, du même coup, nous avons trouvé Dieu, le seul Dieu qui nous soit accessible. N'est-il pas clair que nous appelons ainsi la Vie même ? Esprit et corps à la fois, il est en tous les germes : il est en nous et nous sommes en lui ; il est si vieux que, pratiquement, nous pouvons le tenir pour éternel. Tous les individus vivants sont des cellules de son corps immense. Et si nous ne sommes point satisfaits de cette divinité planétaire, nous pouvons imaginer qu'elle n'est elle-même qu'une cellule d'un autre être plus vaste. Aussi loin que s'étend notre pensée, nous concevons des dieux emboîtés les uns dans les autres, sans jamais voir s'interrompre l'universelle continuité.

Tel est le thème que Butler développe dans son principal ouvrage philosophique : *La Vie et l'habitude*. Il rattache ces théories à Lamarck, à Erasme Darwin et à Buffon. On y voit se former certains traits du Bergsonnisme avec cette différence essentielle que Butler attribue à la Vie précisément l'intelligence humaine, cette intelligence ouvrière et mathématicienne qui n'est pour Bergson qu'une forme dérivée et déjà matérialisée de l'Esprit. « Nous demandons qu'on accorde à l'embryon d'un poussin exactement la même espèce de faculté raisonnante et d'ingéniosité que nous demandons qu'on accorde à l'amibe ou à nous-mêmes dans les actions intelligentes que nous exécutons une fois parvenus à l'âge adulte. » (1) On voit que le fondement de cette philosophie est une théorie nominaliste et sensualiste de la connaissance, et que certains chaînons du raisonnement sont évidemment fragiles. Il faut attribuer de l'intelligence non seulement aux organismes, mais à toute masse de matière vivante, même

(1) Life and habit, p. 79.

à la plus informe gelée protoplasmique. Cette intelligence doit avoir sur son corps et sans aucun instrument le pouvoir que l'ouvrier exerce sur la matière au moyen de ses outils : il faut que l'intention d'avoir des jambes fasse pousser des jambes et que la volonté de voir, formée l'on ne sait trop comment, avant l'apparition du moindre organe de vision, fasse surgir un œil. Car il s'agit pour Butler d'expliquer l'origine des variations insensibles, et non d'utiliser des variations produites au hasard. L'identité personnelle de tous les vivants, nécessaire à la conservation d'une mémoire héréditaire, est établie par une confusion tout arbitraire avec la notion de continuité. Le raisonnement sur ce point est particulièrement curieux. Butler constate d'abord que l'identité est insaisissable : elle l'est, en effet, pour toute philosophie sensualiste qui ne peut atteindre qu'un courant de phénomènes perpétuellement changeants. Cependant il voit aussi que chacun de nous se considère comme identiquement le même aux différents âges de sa vie: ce ne peut être que par continuité ; le caractère insensible du changement lui en cache la totalité, il admet que changer peu à peu, bien que tout entier équivaut à rester le même ; or il y a continuité d'une génération à l'autre, donc identité. Par ce détour un philosophe qui devrait logiquement nier l'identité, faute de pouvoir lui assigner un sujet, arrive à la trouver partout ; l'antique problème de l'un et du multiple sur lequel s'était exercé toute la philosophie grecque est tranché sans appareil dialectique par simple glissement d'un concept à l'autre. Enfin le problème essentiel de la métaphysique : la nature de l'être et des premiers principes est expressément exclu, remplacé par un procès imaginatif à l'infini qui fait songer à la réponse de l'Hindou : la terre repose sur un éléphant, l'éléphant sur une tortue, au-delà de la tortue l'imagination se brouille, mais on pourrait superposer des animaux à l'infini sans avancer d'un pas, car cet enchaînement est accidentel. Pour en sortir il faudrait, à la manière de Plotin comme l'émanation d'une Pensée supérieure, considérer cette Vie se rattachant elle-même à quelque Unité ineffable, et cette métaphysique dépasserait absolument les ressources de l'empiriste qu'est Butler.

*
* *

Au sujet de la vérité Butler a des formules nettement pragmatistes. « Nous nous étonnons, dit-il, qu'il soit souvent aussi difficile de découvrir la commodité que la vérité. Mais, sûrement, la commodité c'est la vérité ». (1) L'arrangement le plus commode de toutes nos croyances voilà quel doit être le terme de tout notre effort intellectuel. Un logicien n'est pas très différent d'un droguiste ou d'un drapier classant des marchandises dans l'ordre le plus satisfaisant. Il compare aussi la vérité à un compromis, et dans les deux cas elle apparaît toute relative: si l'arrangement le plus commode est vrai, ce sera une sorte de vérité pour nous, que nous devrons bien nous garder d'étendre au-delà de notre expérience. De même un compromis est un contrat qui n'a de valeur que pour les parties en cause, non pour les tiers. Une philosophie animée de cet esprit ne pourra que systématiser les apparences, établir un ordre entre nos sensations et nos images. Dans ces limites, nous l'avons vu, la philosophie de Butler est immanentiste : elle établit entre tous les êtres une continuité qui les fond dans une vie unique progressant de germe en germe. Or, la morale de Butler, qu'il exprime sous forme de fragments dans ses romans et dans ses notes, est fidèle à cette double donnée. En réaction contre les maîtres de son enfance et en accord avec son système et les tendances de son tempérament, il écarte toute règle qui pourrait prétendre s'imposer absolument à la conduite. Respecter en soi-même l'élan spontané de la Vie, ne lui imposer aucune contrainte au nom d'une idée métaphysique ou religieuse, être fidèle à ses goûts propres, à ses instincts les plus profonds, telle est pour lui la loi suprême. Le bien, comme la vérité même, est un modeste compromis, un objet qu'il ne faut pas concevoir comme un idéal sublime, mais chercher plutôt dans le terre à terre de l'expérience commune. Il donne des « conseils d'imperfection » : « Quand le juste cesse d'être absolument juste, il gagne en amabilité ce qu'il perd en sainteté ; l'excès de bonté est aussi immoral que n'importe quel autre excès : les vertus peuvent être ruineuses ». (1) On voit qu'il pense à ces dragons de vertu par lesquels

(1) Note books, p. 301.
(1) *Note books.*

fut troublée son enfance. Théobald Pontifex, père, maître d'école, juge et despote tout-puissant, qui, la baguette à la main, veut imposer ses vérités et ses valeurs, est demeuré pour lui l'ennemi, le type même du Barbare. Rien d'extérieur ne peut s'imposer, rien de transcendant ne peut se proposer à nous : il n'y a pas de surnaturel, puisque Dieu lui-même n'est que la Vie, tâtonnante, hésitante et qui se cherche : comment pourrait-elle nous contraindre puisqu'elle est nous-mêmes, à cette profondeur où n'atteignent point les modes ni les formules toutes faites ?

Le bien du corps et le plaisir forment toute la béatitude « Les vraies lois de Dieu sont les lois de notre propre bien-être ». « Le seul critère du bien et du mal devrait être d'examiner si telle chose fait du mal physiquement ou non. Si elle n'est pas mauvaise pour le corps, nous devons y regarder à deux fois avant de l'appeler immorale, et si elle favorise le développement physique, il ne faut pas hésiter à l'appeler morale. » (2) Mais que ce plaisir, objet de nos recherches, soit bien vraiment ce qui nous plaît, non point ce que nous croyons qui doit nous plaire parce que les savants ou les pontifes de toute robe ont proclamé que c'était bien. Fuyez les académies, les universités et autres « collèges de déraison ». L'homme supérieur est le contemporain d'Ulysse et de Nausicaa, ou le pêcheur des côtes italiennes, l'être conforme à la nature, conforme à *sa* nature. Les plus hautes perfections, pour la morale comme pour la science, devront être inconscientes, parce que l'inconscient est le parfait. Il faut plusieurs générations pour fabriquer un homme bien élevé, un parfait gentleman, sportif, homme du monde, docteur en ces sciences qui ne s'apprennent pas : simplicité, spontanéité, grâce inconsciente, et qui dépassent infiniment l'érudition des professeurs. Cet idéal est celui que cherchaient à réaliser les Grecs et les Romains : si les dieux d'Homère avaient un peu plus de bienveillance et le sens de l'humour, ce seraient des hommes parfaits.

La seule vie future qu'ait jamais admise Butler est cette immortalité subjective dont parlait Auguste Comte : le souvenir qui restera de nous, après notre

---

(2) *Note books, p. 27.*

mort, dans la pensée des hommes, et le résultat durable de nos travaux, Car Dieu se soucie de l'espèce et nullement des individus. La Vie ne meurt jamais, elle passe de germe en germe et l'organisme est le lieu de son passage. Lorsqu'il s'est reproduit, l'individu cesse d'intéresser la Vie : n'étant plus guidé par la mémoire ancestrale dans la solution des problèmes qui se proposent à lui, il commet des erreurs physiologiques, tombe dans la déchéance et dans la mort, simple redistribution de ses éléments. Donc la morale ne peut considérer que la béatitude possible en cette vie présente et tout le reste est chimérique. Cette « grande espérance » qui a traversé la terre est une illusion, un mythe digne tout au plus d'une indulgence un peu dédaigneuse.

Il ne paraît pas possible d'être plus éloigné du christianisme, et d'ailleurs ce système est cohérent ; on en suit les conséquences depuis les principes de la métaphysique jusqu'aux détails de la morale. La sympathie que dans « *Ainsi va toute chair* » Butler éprouve pour Towneley, ce gentleman de la nature, et pour cette vieille entremetteuse de Mrs Jupp, est en étroit rapport avec la conception qu'il s'est faite de Dieu. Mais il ne saurait s'astreindre toujours à une logique rigoureuse, et parfois l'on voit surgir, à peine voilé, le visage de l'Absolu. Henry Festing Jones, l'ami intime et le biographe de Butler a dit de lui « Rien ne put jamais ébranler en lui cette croyance que si un homme aime Dieu, il ne peut pas lui arriver grand mal. Nous pourrons bien ne pas savoir toujours très clairement ce que signifie ce mot de Dieu, et les événements n'amènent pas toujours le genre particulier de bien que nous désirons ; mais il y a « un je ne sais quoi, que nous ne connaissons jusqu'à présent qu'obscurément et par quoi le bien est le bien et le mal est le mal ». Aucun homme ne subira d'échec définitif s'il obéit aux ordres de cette voix que tous nous pouvons entendre si nous voulons l'écouter ». Voilà, certes, des paroles qui nous rappellent Moïse plutôt qu'Epicure. Il est vrai que Butler s'empresse d'ajouter qu'il faut obéir à cette voix « sans se soucier aucunement des dogmes théologiques ni des conventions sociales ». Néanmoins cette conscience mystérieuse et impérative n'est pas sans contredire quelque peu la morale du plaisir, et nous

rendre moins incompréhensibles les hésitations, ménagements et compromis de Butler dans ses rapports avec le christianisme.

*
* *

La publication d'*Erewhon*, du *Hâvre de paix*, du pamphlet sur la Résurrection avait brouillé Butler avec les autorités ecclésiastiques. La *Vie et l'habitude* et les deux ouvrages qui suivirent furent mal accueillis par les savants. La querelle personnelle de Butler et de Darwin vint encore gâter les choses davantage. Butler avait été reçu fort aimablement par Darwin lorsqu'il s'était présenté à lui comme disciple et comme admirateur. Mais ses recherches l'éloignèrent du maître ; il s'aperçut que des naturalistes plus anciens avaient connu l'évolution et même en avaient proposé une explication beaucoup plus vraisemblable. Comment Darwin permettait-il qu'on le traitât en inventeur du système, au dépens de ses prédécesseurs, parmi lesquels son propre grand-père Erasme Darwin ? Butler commençait à soupçonner l'injustice et la mauvaise foi. Il était tout disposé à prêter à son ancienne idole de très noirs desseins. C'est alors que se produisit un malentendu qui ne devait être éclairci qu'après la mort des deux adversaires par Francis Darwin et Henry Festing Jones. Butler très sensible et toujours un peu précipité accusa publiquement Darwin d'une petite perfidie littéraire ; le grand homme dédaigna de répondre.

A partir de ce moment, Butler se considéra comme l'ennemi des savants plus encore que de l'Eglise, et, par une sorte de réaction se rapprocha de celle-ci. Il faisait tous les ans un voyage en Italie : il y connut des religieux catholiques. Dans les hautes vallées des Alpes, en visitant les vieux sanctuaires, il rencontrait des curés de campagne. Ces prêtres ne lui rappelaient pas, comme les clergymen, de douloureux souvenirs. Il les voyait pendant les vacances, période paisible, sorte de trêve où les conflits disparaissaient dans la simple joie de parcourir un beau pays. « Les prêtres catholiques, dit-ils, ont assez d'attrait pour moi, pourvu qu'ils ne soient pas anglais ». Surtout il ne mesurait pas exactement la distance qui le séparait de l'orthodoxie. Les

raisons qui l'avaient éloigné de la foi lui paraissaient claires ; il admettait difficilement que beaucoup d'autres ne les eussent pas comprises et trouvées invincibles. S'ils restaient dans l'Eglise c'est que probablement ils n'attachaient pas une grande importance aux formules et savaient leur donner un sens philosophique et moral acceptable en dehors de toute croyance au surnaturel. Interprétant ainsi l'Eglise en un sens moderniste, il ne se trouvait plus si loin d'elle. N'était-il pas, lui aussi, finaliste, ne croyait-il pas à l'Omniprésence d'un Dieu immanent ? « Si l'Eglise de Rome voulait seulement consentir à former quelque doctrine, ou à inventer, je ne sais comment, quelque procédé grâce auquel les hommes qui, comme moi, ne prétendent pas croire à l'élément miraculeux du christianisme pourraient quand même s'unir à elle, comme à une puissance conservatrice, pour mon compte je n'hésiterais pas à le faire ».

Vers la même époque (novembre 1880), il écrit à l'évêque anglican de Carlisle, auquel il avait précédemment envoyé son ouvrage *Mémoire inconsciente:*

« Monseigneur — Je vous remercie d'avoir bien voulu m'accuser réception de *Mémoire inconsciente*. Je me suis permis de vous l'envoyer parce que je crois qu'une théorie finaliste de l'évolution pourrait aider à mettre en harmonie, d'une façon plus complète qu'il n'a paru jusqu'à présent possible de le faire, les deux principaux courants de la pensée anglaise, et qu'un tel rapprochement doit être souhaité par quiconque désire le bien de ce pays.

« Si, par exemple, ceux qui prennent pour principe une intelligence suprême, pénétrant tout l'univers, ne se trouvent aucunement en désaccord avec une théorie de l'évolution qui suppose à chaque pas l'esprit, la finalité et l'exercice des qualités morales, et si, d'un autre côté ceux qui partent comme moi, d'une table rase, pour progresser à partir du premier objet qu'ils peuvent saisir, se trouvent contraints d'admettre d'abord l'évolution, puis la finalité dans l'évolution, et par ce moyen l'action d'un esprit ou d'une intention suprême et partout répandue à la fois dans le monde organique et inorganique, s'il en est ainsi, assurément tous les malentendus sont sur le point de disparaître, et il convient que ceux qui désirent cordialement un si heureux

résultat attirent l'attention de tous les hommes capables de s'y intéresser vers ce qui peut favoriser l'accomplissement de leurs désirs. » (1)

Il écrit dans le même sens au professeur Mivart, catholique et critique du Darwinisme.

Il pensait encore se rapprocher du catholicisme par le rôle qu'il attribuait à la foi. En conséquence de son nominalisme il ne pouvait pas admettre de principes premiers évidents et nécessaires. Pas de prémisses absolument certaines ; de même que dans toute opération financière, dans toute doctrine il y a un risque : « les fondements de l'action gisent à des profondeurs que la raison ne saurait atteindre. » (2) Cependant on ne peut pas complètement exclure la raison, car une foi qui ne serait pas raisonnable n'aurait aucune valeur. « En fait, la raison et la foi, sont comme le désir et la capacité, comme l'offre et la demande, on ne peut distinguer laquelle est la première : elles viennent la main dans la main, et sont si petites quand nous commençons à les apercevoir, qu'il est impossible de dire laquelle nous avons vue d'abord. » Il conclut, d'une manière un peu confuse, qu'il faut unir la foi et la raison et que, pour doser ce mélange, nous n'avons pas d'autre critère que « l'opinion courante parmi ceux que nous estimons le plus ». C'est le « recours au sage » ; mais ce procédé quand on l'emploie pour établir des principes et non seulement pour juger de leur application à des événements contingents et variables, équivaut à nier toute évidence et toute nécessité purement rationnelles. Il est bien clair que cette foi n'est pas celle de l'Eglise mais plutôt une forme mitigée de scepticisme. Comment, d'ailleurs, lorsqu'on n'admet pas la réalité du surnaturel donner au mot foi le même sens que l'Eglise qui désigne par ce terme un assentiment à la révélation divine ? La foi chez Butler, comme chez Renouvier ou William James est une intervention de la volonté qui vient suppléer à l'impuissance de la raison à l'égard de ses propres objets. Ainsi comprise elle ne peut pas fournir un point de contact avec la doctrine catholique.

Quand on songe à ce qu'était le système de Butler on

---

(1) Vie de S/ Butler par H. F. Jones, I, 345.
(2) Alps and sanctuaries, p. 107.

reste stupéfait qu'il ait pu penser un seul instant à un accord possible. Son Dieu fini, qui se confond avec la Vie physique est en somme une Ame de la terre ; il repousse expressément le surnaturel; il ne croit pas à l'immortalité. Il faut qu'il ait été distrait, absorbé par ses propres idées au point de ne plus pouvoir comprendre celles des autres, ni s'empêcher de les déformer dans le sens des siennes. Peut-être aussi quelque attachement esthétique et sentimental à la religion chrétienne favorisait-il cette illusion. Il dit, dans *Erewhon,* au sujet d'une « Banque musicale » : « C'était une épopée de pierre et de marbre et l'effet qu'elle produisit sur moi fut si puissant que je me sentis charmé et vaincu ». Cet état d'esprit, si complexe, produisait des oscillations singulières. Le 31 janvier 1896, il écrit : « Je hais tout ce poussier (rubbish) catholique ou protestant, de plus en plus, à mesure que je vieillis, et, bien loin d'y être indifférent, je suis de plus en plus persuadé que tout cela est complètement dénué de valeur, et, de mille manières diverses, peut faire beaucoup de mal. Je le déteste (I loathe it). Mais en même temps je crois que nous pouvons le combattre plus efficacement en le traitant par un mépris silencieux, qu'en acceptant de le discuter ».

Nous sommes loin des lettres à l'évêque de Carlisle et à Mr. Vivart. Cependant le même homme, en 1901, dans le « Nouveau voyage en Erewhon » prétend appartenir au « parti le plus avancé de l'Eglise anglaise » ! Le livre tout entier offre un curieux commentaire de cette profession de foi, pour le moins inattendue.

Butler y retourne aux préoccupations de sa jeunesse, à la théorie de la Résurrection, non pas pour la discuter de nouveau, mais pour en déduire les conséquences. Etant supposé que la Résurrection soit un miracle imaginaire, comment peut-on comprendre que le christianisme en soit sorti : le problème est traité sous la forme d'une allégorie transparente. Lorsque Mr. Higgs avait voulu quitter Erewhon, malgré l'opposition du roi, il n'avait pas trouvé d'autre moyen que de faire fabriquer un ballon et de s'évader à travers les airs. Cet évènement avait paru miraculeux. A son retour dans le pays, 20 ans plus tard, Higgs trouve une religion nouvelle dont il est lui-même le dieu, sous le titre de Fils du Soleil. Butler prétend ainsi, tout à la fois, expliquer les

origines de la religion et critiquer l'Eglise d'Angleterre. On voit la foi nouvelle s'étendre grâce à la complicité des uns, à la naïveté des autres, au vague malaise dont souffre la société en Erewhon. Les arrivistes sans scrupules qui exploitent la crédulité populaire ont pour représentant le professeur Hanky. Dans la personne du professeur Panky nous voyons un incrédule plus complexe qui voudrait bien se persuader à lui-même qu'il est croyant ; il déforme subtilement les dogmes et correspond dans l'esprit de Butler aux ritualistes anglicans. Autour de ces deux chefs se rassemble la foule des fidèles de toute nuance ; on voit se dessiner une opposition qui déjà dresse la science contre la foi.

Or, dans la pensée de Higgs, autrement dit Samuel Butler, le mensonge fondamental du culte nouveau n'est pas une raison suffisante pour le condamner. Faux dans la lettre, il a quelque valeur spirituelle : « Vous autres gens des Banques musicales vous rendez témoignage de ce fait, que par delà les royaumes de ce monde il y en a un autre dans lequel les lois du nôtre n'ont plus de valeur. C'est le grand service que notre église nous rend en Angleterre. et de là vient que beaucoup d'entre nous la soutiennent, bien que nous n'ayons aucune sympathie pour le parti qui la domine actuellement. Mieux vaut encore, pensons-nous, une Eglise corrompue que pas d'église du tout. De plus, ceux qui, dans mon pays, voudraient prendre la place de l'Eglise sont aussi corrompus qu'elle et plus exigeants encore. »

En somme Butler préfère un archevêque à Charles Darwin. L'Eglise lui paraît une forteresse, la dernière défense des valeurs spirituelles contre l'avidité des jouisseurs et l'ambition des faux savants. L'esprit qui construisit les cathédrales, esprit de joie dans la contemplation de la beauté, y respire encore un peu. C'est pourquoi faute de mieux, et bien qu'il n'y ait ni surnaturel ni vie future, il consent à laisser vivre le christianisme. Concession plus verbale que réelle car Butler en somme, a publié des livres qu'il désirait sans doute répandre le plus possible et qui détruiraient le christianisme s'ils atteignaient leur but. Etrange inconséquence de dire: cette religion est fausse, croyez-y quand même !

« Si le système des Banques musicales s'écroulait,

ce serait fâcheux. Car, bien qu'il soit faux dans la lettre, il est vrai dans l'esprit. Il vous faut un cœur pour faire contrepoids à votre tête, et une tête pour faire contrepoids à votre cœur... dans notre univers spirituel et intellecuel deux partis plus ou moins antagonistes sont nécessaires. Les chefs de la science forment un parti, ceux que nous appelons nos hommes d'église forment l'autre. Tous deux sont corrompus, mais nous ne pouvons nous passer ni de l'un ni de l'autre car chacun des deux résiste autant qu'il le peut à la corruption de l'autre ».

La vie spirituelle s'organiserait ainsi comme la vie politique en Angleterre: deux grands partis s'opposent et par là-même assurent l'équilibre. Comment Butler n'a-t-il pas compris que politique et religion sont essentiellement différentes; comment n'a-t-il pas vu l'impossibilité de maintenir le christianisme en supprimant ce qui fait sa raison d'être ? Son relativisme lui rend impossible l'intelligence de la religion Il croit pouvoir conserver en niant le surnaturel cette force qui vient de la croyance au surnaturel. En politique on transige avec un adversaire, on fait des concessions sur le régime des impôts ou des monopoles Mais le croyant se trouve en face d'un Dieu qui ne s'abaisse pas à des compromis, dans un silence où les débats sont inutiles, où les petits habiletés deviennent de grands blasphèmes. Butler était mieux inspiré, il voyait plus clair le jour où il écrivait dans son carnet de notes: « L'Eglise s'attache avec plus d'affection que jamais à l'élément miraculeux du christianisme ; elle en fait parade de plus en plus, et ne semble pas vouloir en abandonner la plus petite partie. C'est ce qui nous fait désespérer de jamais pouvoir nous accorder avec elle, et nous fait sentir qu'il faut que l'un de nous deux disparaisse. »

Ainsi se termine après bien des hésitations et des essais de compromis, en une hostilité franche à l'égard du christianisme, cette vie qui prit naissance dans le presbytère de Langar. Butler était un homme d'une grande sensibilité et d'une rigoureuse indépendance: il souffrait de toute opposition et de toute contrainte. Déjà la haine qu'il éprouvait pour ses éducateurs le dressait contre le christianisme dont il ne semble avoir

connu dans sa jeunesse que des formes pauvres et rétrécies. La réaction devait être violente; ce tempérament individualiste longtemps contrarié devait s'épanouir dans la négation de toute règle: sa vie et la doctrine qui en donne la formule et la justification sont la revanche de l'écolier persécuté. Butler a une imagination très vive, une très grande facilité à concevoir des systèmes, à s'en enchanter, avant d'en avoir fait une critique attentive. L'évidence de ses démonstrations le ravit, il ne peut concevoir que l'on y résiste. Aussi ses idées sont-elles ingénieuses, plausibles, amusantes, avec des éclairs d'intuition, plutôt que vraiment solides. C'est un amateur génial, La recherche du plaisir, du « vrai plaisir », promue à la dignité de théorie, l'amenait à délaisser ses études dès qu'elles avaient perdu pour lui leur attrait primitif ; il devait être un charmant compagnon de route, un causeur original, un prince du paradoxe, mais pourrait on songer à le prendre pour maitre de sagesse?

A l'égard des siens on peut le soupçonner d'injustice, et peut-être ce défaut ne fut-il pas nuisible à la composition de son roman; sa main nerveuse, animée par la colère, trace des portraits cruels; sa passion donne du caractère à des personnages sans doute en eux-mêmes assez insignifiants; ils deviennent odieux mais échappent à la banalité.

Des hypothèses qu'il développait avec tant d'enthousiasme, il ne restera probablement pas grand'-chose; les exégètes n'utiliseront pas sa théorie de la Résurrection, et les hellénistes ne confirmeront point la gloire de Nausicaa. Mais les qualités littéraires de l'œuvre la font digne de durer, et toutes ses pages, même les plus abstraites, contribuent à tracer un portrait singulièrement fort et attirant de l'homme que fut Samuel Butler.

J. MAINSARD.

L'Enlisement

Je n'en puis plus Délivrez-moi
Je sais que je m'enfonce dans la boue
Elle gagne mes mains mon œil mes cheveux
Elle me défigure
Je ne puis plus rester ainsi immobile crispé et pourtant
je ne puis point bouger
Car à chaque mouvement j'enfonce davantage
Je perds pied

Mes jambes titubent comme si la peur m'avait saisi
Elles tremblent comme si j'étais ivre d'effroi
Je ne les reconnais plus Elles me sont étrangères
Un étranger s'enlise dans la marne devant moi
La consternation me recouvre manteau de splendeur

La boue me prend jusqu'à la ceinture
Je me suis blessé le flanc
Peut-être ainsi le poison de mon sang se mêlera au leur
Et que je pourrai respirer ne serait-ce qu'une seconde
Que je pourrai crier avant que ma gorge ne se dessèche
entièrement
Avant la transmutation de mes veines en boue et de
mes os en pierre

Mais voici que ma poitrine s'embourbe à son tour
Ma blessure n'était donc point assez profonde
Mes mains ont balotté puis elles se sont tues
La boue a envahi ma bouche
J'ai craché de la boue comme on crache du sang

Quant ce fut le tour de mon front à disparaitre
Naïf, je croyais encore pouvoir m'agripper
A l'herbe sèche et morte que je voyais si distinctement

Or mes mains étaient pétrifiées.

Le Rayon Noir

(Fragment)

Je n'ai peur que des cadavres aux pâles idées de glace
Du sacrifice vengeur de la plante et de l'eau de ma propre vie et de mon propre sort
Des tables tournantes des vampires des têtes tournantes des apparitions
De ces fantômes grandeur nature qui peuplent les campagnes et font peur aux enfants
Mais les plaies sont mises à sang et le sang se découvre
Le sang plasma terreur incarnation déjà
L'homme à la bague au pouvoir obscur
Cette chambre d'où jaillit la clarté comme un geyser céleste
Tandis que la nuit s'effondre et que le jour s'étrangle
Tandis que les doigts superbes lucides osseux surplombent le précipice
La fosse commune des larves le trou béant de votre corps
Tandis que des chiens à tête de chevaux apparaissent dans les rues

Hommes n'avez-vous donc point honte des sacrilèges qui durent plus que des blasphèmes des insultes
Ne craignez-vous donc point la colère du monde
Le lumière mâle et la clarté femelle
Le renversement total dans la coupe Mercure
Les pluies d'étoiles filantes échappées de vos tempes
L'oiseleur emprisonné la femme vitriolée
La femme contrefaite amorphe naine une tache violette au milieu du front
Un bec fossile la marquant à jamais à l'épaule
Et cette lance mystérieuse lancée dans la boite crânienne

Ce miroir noir ce deuil blanc d'amour que vous connûtes Irène
Cet amour dont je ne puis me passer sans cris sans crises et sans armes
L'amour qui tue et l'amour qui sauve
La véranda provisoire ouverte sur la mer
Les cheveux qui sont des nerfs que l'on ne peut ni peigner ni toucher ni couper
La tour souterraine malade ô poids de fer
L'amour l'amour dis-je l'amour racheté malgré la trahison
La place soudain vide et de nouveau remplie

Car les chevaux qui se jettent dans la mer ce sont peut-être les prophètes les rédempteurs futurs
Cette ville que l'on conquiert à faiblesse de ruse c'est peut-être Troie peut-être Fortdeglaise

Mais que m'importe les actes ô jeteurs de destins
Que m'importe tes villes conquises assiégées périssables
Irène que la nuit enflammée meurtrisse vos lèvres qu'elle envahisse vos cheveux
Irène dites-moi qu'elle les envahira que je dis la vérité la vérité la vérité seulement
Parlez-moi donnez-moi je vous en supplie

C'est alors que j'apparaîtrai dans ce décor de théâtre d'un si mauvais goût et d'une si mauvaise fréquentation
Moi avec ma substance mon visage mes ongles
Avec celle que j'aime avec la Bien-aimée avec vos deux yeux incrustés dans mes yeux pieuvres fatidiques
Dans la terre trouble dans l'ombre qui grandit aux pâles déclins des pierres
Irène que cette ombre soit votre proie
Qu'elle soit la forêt d'or liquide votre dernier sommeil votre prénom d'amour
Que le péché veniel ne soit jamais qu'un homme prosterné en prière
Que le dé soit jeté sur le marbre où l'oiseau expire
Où blessé il reconstitua le monde à sa façon
Où vampire il suça le sang de tous les membres de sa famille

Qu'un homme comme vous comme moi cogne sa tête
contre le mur
Qu'il la perde une fois pour toutes et pour de bon
Et qu'il ne la retrouve jamais cette tête abhorrée

Homme aveugle attends-tu donc de rire pour bafouer
ta méprise
Ne vois-tu pas que cette attente confine à la démence.
Ou bien ta main Vénus ton pouce Jupiter ton annulaire
Saturne te rongent à tel point que tu en oublies la
notion première
Que dans le chaos tu parles de volcans
Que dans l'amour du médium tu désires revoir l'amour
figé de ton adolescence
Que dans la cascade noire tu remarques encore l'eau
L'incendie est donc nécessaire pour t'ouvrir les yeux
Mais pour cela il faut que la pensée enfante et donne
corps à l'image comme l'hérédité donne corps à la
folie

L'homme divisant la nuit à l'aide de ses ongles qu'il
en morde les lambeaux
Qu'il fasse sauter ses chairs en forme de masques ses
masques en forme d'yeux en forme de nez en for-
me d'oreilles
Qu'il ramasse l'eau dans son regard, la terre dans ses
ongles le feu dans ses cheveux
Que l'ectoplasme jaillisse de la bouche du médium de
l'extrémité de ses doigts du bout de ses seins
Que le deuil de vos georges le Deuil-Chant triomphe

Toute distinction alors s'évanouit
Distinction des veines et des veines des hommes et de
l'homme des gueules de loup et des gueules de
pierre
Distinction de l'Œil Enigme et de vos yeux Irène
Vous connaissez certainement le dragon et ses exploits
terribles
Madame Rosa petite servante de cet hôtel borgne que
vous fréquentâtes jadis les narre mieux que per-
sonne
On la prétend sage-femme de son état mais on dit aussi
qu'un homme est mort pour elle

Madame Rosa en pelant une pomme avec un couteau
qui gagnerait sans doute à être aiguisé sait parfaitement que les tables tournent
Et qu'elles tourneront ainsi jusqu'à ce qu'elles ensevelissent le monde sous leurs débris hantés

Car le serpent de plumes le serpent lunaire
Le serpent de terre l'homme emprisonné dans la cage du thorax
L'aspiré expiré
Le cerf volant malade de mes nuits corporelles
L'homme l'homme en feu sanglant ruisselant de sanglots
L'homme succombe une aiguille blanche plantée dans les gencives

Son rire se casse contre les dents
Le rire Oiseau de terre Œil de boue le rire-bouc le rire-chèvre le rire crâne de verre
Le rire est là présent enroulé déroulé

C'est l'heure de la nuit et de la borne pierre granit dent
Celle qui se réduit en miettes s'anéantit en cendres
C'est l'éclat des miroirs que trahit votre sang
C'est le paralytique qui vend l'oracle à la levée de la nuit
La ride éclairée par votre flamme ô cierge suprême
La lumière dans laquelle je me roule possédé enfantin qui craint le rayon noir
Le meurtre solennel de la nuit envoûteuse
La coupe de fruits maudits que vous bûtes par mégarde
L'Eternité qui se découd.

ERN ADAMOV.

Tyrrhénée

(FRAGMENTS)

A Benjamin Crémieux.

I. — O SIMILITUDES AMIES

Si l'on veut pénétrer dans les profondeurs de la nature, il faut tourner son attention principalement vers les similitudes et les analogies.

BACON.

Voyageur, tout n'est pas en toi rassasié : tu sais encore savourer les suaves analogies. Crains le jour où tu n'auras plus appétit que pour des nouveautés ! Continues d'élargir peu à peu ton univers, par un doux mouvement semblable à celui de l'eau dont vingt bras entourent des lagunes précaires avant de se fondre en une seule nappe. Et ne sois jamais las de boucler des circuits : quelle île n'est pas trahie par la vue des côtes, par les mouvantes perspectives ? Elle tourne autour de nous, tour à tour s'élève et s'abaisse, révèle des pics, ouvre des golfes qui se referment. On ne la posséderait qu'en la coiffant des yeux, de son plus haut sommet, et en lui nouant en même temps la ceinture d'un périple bordier dans un canot. Chimère ! Mais tu t'y obstines allègrement, comme un jour tu t'épuisas à plonger, à nager sous l'eau, pour l'impossible orgueil de saisir un pageot flâneur, un sard solennel, entre tes propres mains !

C'est en retrouvant, en découvrant partout quelque chose d'ici ou de là que j'accrois en moi la forte notion

de la solidarité. Les espèces, les races, les pays sont entraînés dans mon filet, je les ramène palpitants et pêle-mêle. Sans doute, mon chalutage je ne l'ai guère opéré que sur les fonds de cette mer latine où l'amitié des similitudes s'affirme si bien que plusieurs nations, de bonne foi, l'appellent « la mer nôtre ». Mais je ne désespère pas d'affermir l'expérience en gagnant, de proche en proche, les confins des terres habitées.

Pour la Méditerranée, affaire plaidée, dans le temps et dans l'espace. Si j'avais encore douté que l'Afrique, naguère retrouvée en Espagne, put déborder sur le continent d'Europe, j'en suis bien assuré après l'avoir encore surprise aux rives de la Tyrrhénée. Les étagements de Capri et les rues de Sidi-bou-Saïd font dans mon souvenir une arche blanche. Les quatre maures sur l'étendard de Sardaigne ne cachent pas si bien leurs yeux sous un bandeau que je ne retrouve leurs regards, cette flamme berbère aux yeux des petits vagabonds du port, et les campagnardes au marché roulent sous leurs doigts la semoule, comme font les musulmans aux douars du Maghreb. Combien de témoignages dans les ruelles et l'architecture ne me tirent point irrésistiblement du côté de la Kasba, et ces logis de Cagliari, qui sont vraiment des loges ouvertes sur la chaussée, d'où le passant voit, dans la profondeur de l'honnête alcôve, comme un tabernacle le grand lit encadré de rideaux et de dentelles, pareils aux antres du plaisir crapule qui baillent sur la rue Kataroudjil. Et ce n'est point hasard, peut-être, si le lupanar de Pompeï, où les pensionnaires bédouines et kabyles sont de sortie depuis vingt siècles, porte encore le nom d'*africani et victoris*. Et l'Espagne sur un balcon qui soudain me jette un rire andalou derrière un éventail napolitain, qui fait retentir ses *zambombas* de Noël dans les *poutipoutes* de la nuit de Piedigrotta, qui secoue ses parures d'Aragon, besaces et fichus, sur les paysans sardes à l'escale foraine de Torrevechia. Et Marseille qui s'étire jusqu'à la Sicile, son Arenc qui se superpose à l'Aquasanta de Palerme.

Ces nuances dans la parenté, cette triangulation inquisitive et sentimentale je les poursuis sans trève dans chaque objet, à chaque occasion même la plus futile. Tout m'est bon à faire le point. Tout ce que je vois s'équilibre avec ce que j'ai vu sur les balances d'une

accolade horizontale ; un tram de Tunis tire sur ses rails un fragment de Toulon, à Naples un débit de jus glacés s'appuie sur un kiosque à boissons de Barcelone, la soupe de poissons de Santa Lucia mijote dans un chaudron à bouillabaisse de l'Estaque, un coup de vent dans le Campidano c'est la baffâgne sur Matifou. Tout ce que je ressens avec ce que j'ai ressenti fourmille dans mes tissus : cellules, muqueuses, un peuple de sensations incorporées se réveille à la diane du plaisir, s'y met à courir, à ruisseler quand je hume le vent, quand je bois du soleil, quand je couche avec la mer.

L'analogie et la similitude m'entraînent chacune par une main et flattent jusqu'à mes manies. Il n'est pas un pavage où ma démarche ne s'émeuve, où mon pas ne retrouve la matière d'un sol amical. Les chapelets de cailloux ronds en Espagne, les dalles romaines en Sicile n'avaient plus de secret pour moi : et voici que je tremble d'une joie d'enfant à les voir pour la première fois accouplés en belles géométries dans une rue de Sardaigne. Et que dire des phares ? C'est ma richesse, mon envie, ce sont mes fleurs et mes oiselles, mes perles et mes fruits. Les battements de mon cœur font lever dans la nuit leurs ailes de phosphore, leurs pétales de feu. Je les cueille de mes lèvres, je les chauffe de mes mains ; j'en emplis des volières, des corbeilles ; je les lâche dans mon ciel d'amour, je fais crouler sur une gorge d'eau leurs noctiluques en colliers. Trésors que j'accumule ! Je les connais par leur nom, leur couleur, la portée de leurs signes, et leurs rayons tissent une trame à ma mémoire. Trésor dont je suis cupide ! Il m'en faut plus encore, je n'en suis pas repu : je donnerais des jours de ma vie pour un de leurs diamants, pour un autre et pour un autre encore. Quand tout le bateau dort, quand les coursives et les ponts allongent vers l'infini leur désert de lattes, quand il n'est plus que les astres pivotant aux mâtures et l'âme balancée du timonier, alors je me penche aux balcons de la nuit et, ravageant jusqu'au fond les conques de mes yeux, je guette jusqu'à l'aurore l'île mystérieuse, le récif oublié peut-être par les portulans et les pilotes, où je pourrai ravir encore, à moi seul destiné, un nouveau message de lumière.

II. — LE PASSAGER S'INTERROGE

Dis, petit enfant, qu'entends-tu ?

André SALMON.

L'heure où le soleil d'été écrase la méridienne sur les panneaux de cale d'un bateau désert. Nul bruit que le doux halètement de la turbine. Pas une côte en vue, pas un oiseau valide. Le calme trop plat sur une eau trop bleue, l'odeur de la machinerie, une vitesse commerciale qui prolonge à l'infini la voie de mer. Rien. Le monde plus dépeuplé qu'au fond des nuits sans sommeil, et les enchantements eux-mêmes qui ont abandonné ou qui sont morts.

Qu'allons-nous donc chercher partout ailleurs qui ne soit en nous, se demande alors le passager? Fallait-il, pareil au bédouin d'Arabie, mépriser « le sédentaire aux dents vertes ? » A quoi bon courir sous le vent quand tu t'offres à toi-même tant d'épaisseurs, tant de parcours?

Sans doute, à croiser ainsi nous ne gagnons rien qui ne soit en nous, mais encore faut-il le trouver. Or, c'est précisément cette part de moi que je cherche et pense mieux rejoindre chez d'autres, chez ceux qui me sont le plus dissemblables par le langage ou par le sang. D'où le nouvel espoir qui sustentait le passager perdu entre deux rives de la Tyrrhénée, avec cette assurance naïve que le monde est vaste, en effet, et qu'il faut le parcourir pour vérifier qu'il existe partout des hommes, et d'autres natures et d'autres races d'hommes. Et plus l'écart entre eux et moi me semble grand, moins je m'en offusque, loin d'en rire, comme il n'est que trop vrai que l'homme de mon pays continue le plus souvent de faire (malgré Montaigne, Malebranche, La Bruyère, Montesquieu, Rousseau et quelques autres) des siamois, des persans, des éthiopiens et des « sauvages » en général, c'est-à-dire ceux qui ne mangent pas comme lui et qui « parlent étranger ». Ce mépris, est-ce tout l'enseignement qu'il tire de l'honneur fait à sa langue qui depuis plus de six siècles, et encore aujourd'hui dans la babel des navires, des hôtels, des plages « cort parmi le monde, pour être, selon le vénitien Martino da

Canale, la plus délitable a lire et a escrire, que nule autre » ? Ah ! le vieux dieu sans pitié savait bien ce qu'il faisait quand il confondit les idiomes ! Peut-être a-t-il ce jour là condamné pour jamais la paix des hommes.

Cette « prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation », comme dit La Bruyère, et à je ne sais quelle folle insouciance, fait de nous des autruches ou des taupes. Dans notre coin du globe, nous sommes tout à nos misères, nos querelles, nos pitances et nos tramways, sans penser que tant de braves gens, qui nous ressemblent comme des frères, au fond de leur propre trou parlent aussi de leurs peines, de la grêle sur leurs récoltes, de leur question des produits communaux. C'est ce qui me pousse à rougir mes dents de sédentaire sur la viande bonne aux nomades, à exiger toujours plus du voyage, quittant l'écorce pour l'aubier : ce n'est pas la cravate tricolore du chien de Nobile qui me livrera l'âme italienne, ni les ex-votos de Naples le secret des cultes fascistes. Désormais je veux non plus assister mais participer, et partout où je passe je souhaiterais non seulement habiter, mais encore prendre femme et voter le budget municipal.

Si tu voyages encore, passager, c'est beaucoup pour connaître ces gens, les aimer, pour comprendre et partager leurs soins. Et tu sais que ce ne fut pas toujours en vain. Rappelle toi cet accent de vérité humaine, de labeur et de paix qui te frappa dans une auberge de Tolède et ces paysans de Castille qui te confièrent leur talisman de justice et de sérénité. Songe désormais au soir d'été où le soleil couchant derrière les promontoires de la Sardaigne allumait tristement, dans la profondeur du golfe, un dernier espoir aux visages meurtris de la lagune et des salins...

C'est l'heure sensible, chancelante, où la Méditerranée vous verse tout à coup son poison et vous fait trembler d'un frisson pathétique. Sur le bastion de Cagliari, deux jeunes étudiants déambulent avec gravité parmi les jeux des enfançons. Chers inconnus, je vous reconnais ! Vous conduisez devant moi le cortège de chimères et d'images dont mon adolescence fut tantôt hantée, avec la même angoisse au cœur et la même foi. Les trahisons de la première maîtresse, les misères de l'humanité vous déchirent. De ce frêle balcon d'une île, vo-

tre âme se penche sur l'univers. Vous pensez à brûler de votre marque le pan du siècle qui vous appartiendra et vos mains ouvertes se joignent à la conjuration des astres. Figures de moi-même et de nous, quels liens, au-delà des vocables et du sang, nous réunissent ! Et je vois autour de vous les bambins, leurs fraîches ruées mêlées aux cris des hirondelles : ils ont aussi un univers à leur mesure, qui ne va que du port où soupirent les goélettes jusqu'aux terrasses dont les palmiers balancent des panaches. Ils ignorent que d'autres univers tout semblables, d'autres et mille autres, ainsi réduits entre l'école et le jardin, sont peuplés par les mêmes triomphes, par les mêmes merveilles. Ils sont un avenir entre les avenirs, des étoiles parmi les étoiles. Ombres qui peut-être les recouvrirez trop tôt, écartez-vous de cette proue riante ! Et que les pierres en scintillent dans la pureté du sel !

III. — L'ADIEU

« La cause de la liberté italienne est devenue celle de tous les cœurs bien nés. »

(Mémoires de la Comtesse de P.)

Houle, vent, ciel noir et froid, c'était fatal : l'Afrique vous joue de ces tours. Déjà le navire approche de l'Ile des chiens, la côte de Porto-Farina se soulève. Vais-je, appuyé à ce caisson de ceintures de sauvetage, comme sur un pupitre m'installer pour écrire de beaux souvenirs, mes « impressions » de la dernière *temporada ?* Par malheur ou par chance, ce touriste qui veut s'instruire a laissé traîner un recueil d'épitres. Je l'ouvre. C'est Fromentin, autre voyageur en mal d'exotisme, qui parle : « Nous avons traversé, dit-il, un orage de toute beauté. Si j'étais M. Bernardin de St Pierre, j'en ferais un morceau de style à mettre dans le prochain cours de littérature. » Bien. Ma faim est coupée. Je ne dirai donc rien de l'orage qui éclairait la nuit de Tunisie en Sicile, de Sicile en Sardaigne et peut-être jusqu'en Toscane ; je ne dirai pas la foudre infusant chaque veine

des mâts et noyée par la chaîne qui traînait à la poupe, ni les yeux hagards devant le hublot, ni les femmes presque nues qui s'enfuyaient dans les coursives. Je n'irai pas de ma petite tempête à la Bernardin, à la Conrad, comme les camarades. C'est promis, c'est juré. Que se taise la voix de la conscience qui me crie que je mens et que j'irai un jour ou l'autre !

D'ailleurs le même livre me ramène au vrai sujet de mes pensées qui est un peu plus grave. « Ne me parlez pas d'un pays infecté par le militaire! » s'écrie le jeune Fromentin, bien libéral à cet âge et pour ce temps. Ce genre d'infection, je le sais trop, ce n'est plus, comme au temps du peintre, sur cette rive qu'il sévit. Le marin sent à terre à son odeur: c'est une odeur de liberté que l'air ici m'apporte. J'attends avec joie de voir enfin surgir un douanier sordide, son képi, sa bonne-franquette. Le mot du vieux Julien en ses Eléments de jurisprudence vient me chatouiller l'âme : « Dès qu'un esclave a mis le pied en France, il devient libre. » Certains passagers fleuris d'insignes, hier encore si dociles, aujourd'hui si suffisants, me le montrent assez. Je ne voulais pas juger, mais je pense à vous, bons amis, qui ne pouviez pas, qui n'osiez plus parler ! Craintives allusions et la tristesse de ces propos retenus... Irai-je vous en faire grief ? Faut-il penser qu'il avait raison, l'infâme Narcisse ?

Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés :
Ils adorent la main qui les tient enchaînés...

Cette patience, comme il disait de vos ancêtres, sera-t-elle cent fois tentée et jamais lassée ?

Je vois bien leur nouveau culte et les dieux où ils sacrifient. Voici qu'ils dressent cette statue de l'Ordre que le « clerc » intégral n'avait encore aperçue nulle part depuis les siècles des siècles, et qu'ils s'agenouillent à ses pieds. Mais avant même que les linges humides n'aient été retirés du colosse, ne l'ai-je pas vu, à la première chiquenaude, qui croulait, sur ce navire jeté à la côte, quand du maître d'équipage au sbire tout se débandait devant l'événement ?

Ordre, mot magique. Il m'a d'abord séduit, je le confesse, et peut-être ai-je envié son règne. J'étais prêt à faire chœur avec les bons bourgeois, à branler grave-

ment la tête au dire du père d'Hermann. « Lorsque les autorités supérieures ne veillent pas d'en haut sur l'ordre et la propreté, le citoyen s'habitue à la plus sale nonchalance, comme le mendiant à ses haillons... Quiconque a vu des villes propres et vastes, n'a pas de repos qu'il n'ait embelli celle où il est né... » Et je pensais aux miennes sans doute. Mais j'eus tôt fait de me demander s'il ne vaut pas mieux leurs haillons et leur crasse, je me tourne vers d'autres exemples où l'urbanisme riant ne tire pas ses cordeaux sur les décombres des franchises, et s'il me faut choisir entre l'ordre et la liberté, même avec la misère et la faim, je sais où va mon choix.

Ah ! plutôt que de juger ces mornes grandeurs, que je laisse donc fleurir dans mon cœur un bouquet d'images ! Le chevalier jadis plantait sa dague dans la porte du rempart en s'écriant : « Nous reviendrons ». Faites, maîtresses de ma vie, que je puisse revenir aussi vers de vraies grâces, malgré tout ce qui tente de les offusquer. Car le poison d'Ulysse, quand il quittait Circé pour retrouver Ithaque et ses cochons, brûle mon sang. O Tyrrhénée ! Dans quelle obscure et pluvieuse darse, le soir recueille la mort de mes rames ! Et c'est pourtant l'heure de faire à tes voies marines mon remerciement. Les phares de tes promontoires jalonnent mon souvenir. Déjà je sens paraître une aurore transfigurée qui fait bourdonner des abeilles dans ma chambre. Quand la mémoire, avec son cri d'alouette, me fera de mes deux bras écartés comme ceux d'un nageur repousser les persiennes poreuses à la joie, toutes tes lumières, ton bonheur et ton soleil vont soudain m'inonder, ô conque de verdures, collier de golfes, corbeille d'îles. Tyrrhénée !

Gabriel AUDISIO.

L'Archipel
ou le rendez-vous des Iles

A Georges NEVEUX.

Que les ruisseaux se taisent
quand l'homme s'endort,
le chat continue à aimer
les oiseaux sous les tilleuls
et le sommeil dans les buissons.

Le chien court sur le pont,
le port est au bout d'une chaîne,
nous ne pouvons rien modifier
aux chaînes de la vie.

Ces gestes, je les avais préparés
au milieu du bateau
comme autant de voyages,
comme autant de bagages.

Vous ne connaissez rien
à l'adolescence des îles.
Les roses vont bien, ce soir,
et nous n'avons pas besoin,
hommes récemment débarqués,
de vos paroles, de vos chants
couleur de terre ferme.

Je vêtirai après dîner
mon maillot et mon bonnet,
heureux de ne point partager
vos ennuis domestiques.

La cloche du dîner
appelle les enfants,
les marins et les plats d'étain.

Attendez que j'aie fini
d'écrire cette lettre
et de penser au trésor
que recèle mon armoire —
et nous partirons ensemble.

Je n'aime pas les promenades,
les promenades en famille,
mais si nous ne partons pas,
nous ne visiterons jamais cette île.

Parler avec les îles
le langage des îles,
voilà le secret de mon paysage.
Je ne demande pas
une science approfondie
de cet idiome inconnu.

Les îles se promènent par bancs
et parlent un langage guttural.

Pendant que les îles bavardent
elles ne nous voient pas.
Avançons nos vaisseaux
dans ce chenal naturel
où l'eau est blanche.

L'île principale
est déserte.
Mais sur un rocher
je vois une maison.

Elle ressemble à la mienne,
cependant ma maison
est d'une couleur rouge
qui n'étonnerait pas le ciel.

De l'autre côté de cette montagne
que nous avons quittée
la semaine dernière

et laissée derrière nous
par un fort vent d'Est,
s'abrite une baie
où font escale
et s'approvisionnent de fruits
toutes les îles de la mer.

Croyez-vous que les îles
pendant le printemps
puissent avoir des aventures
avec les poissons ?

Au corps et à l'esprit
sous certains climats
rien n'est impossible.

Une île nouvelle
est signalée à bâbord.
Elle est entourée
d'une flottille de radeaux
et ces radeaux
sont conduits par des nains.

Ces nains ont une existence
merveilleusement réglée
et des lois très justes
sous le rapport de la famille.
Dans cette île on n'a pas le droit
de parler d'amour sans le faire.

Des peuplades de singes poètes
habitent cette île rose,
au bout de l'archipel.
Ils sont muets
mais ils ont un idiome secret
pour correspondre avec les arbres
et duper les saisons.

Pendant les tempêtes
cet îlot est submergé.
Les indigènes de l'archipel
y exilent les morts,
ceux qui sont des cadavres vivants
et tous ceux qui obéissent aux lois,
afin qu'ils subissent les lois de la nature.

Certains de ces insulaires
dressent des petits animaux
dont la sauvagerie est légendaire
à dévaliser les bateaux.

Le Golfe des Naufrageurs
allait finir en république.
L'anarchie se cacha dans les barques,
on échoua les brûlots, on brûla les idoles.
Les vrais bandits sont plus rares
que le pensent les océans.
Et seuls ceux qui ont subi les épreuves
y ont droit de cité.

Vers le milieu du jour
un parfum spécial
s'élève des huttes
qui bordent la plage.

Les îles par le beau temps
se reprochent sans aménité
leurs excès de verdure
et les habitants en souffrent.

Des savants prétendent
que ces arbres
sont comestibles
à l'état de jeunes pousses.

Je me méfie
des mets rares.
Ma confiance
n'est point grande
dans les produits de la terre.

O mon amie, je vous salue
dès votre appel matinal,
dès votre pied à terre
et quand vous me quittez
après la fenêtre fermée
et les premiers mots d'amour,
je vous dis adieu
pour une semaine ou pour un mois
suivant les marées d'équinoxe

je vous dis adieu, adieu,
du haut de l'escalier, mon amie.
Quand l'Océan s'ennuie
de n'aimer que moi,
sur les côtes d'Australie
il va passer un mois.

Comme le marin vous plaint,
îles nées d'un orage
et que la mort attend
derrière les orages,
d'être privées d'amour,
et le marin c'est moi.
Vous attendez dans votre phare,
loin des sommeils d'après-midi
et des bains de soleil,
qu'un bateau vous entraîne
plus loin, plus loin encore
des sommeils d'après-midi
et des bains de soleil,
de tous ces plaisirs végétaux.
Si je dis la vérité,
c'est que j'ai tant d'appétit.

L'Ile des Onanistes
au 60° de longitude Est
est à quelques milles
de cette baie.
Elle imite fidèlement
le moindre geste des autres îles
et son imagination
des mystères de l'archipel
retient le nombre exact.

O mes sœurs,
s'écria l'île principale,
tant de langueur
s'empare de mes bois
que la nuit
refuse de finir.
Venez à mon secours
et chassez ces insectes
qui font que je m'évanouirai
de plaisir et d'angoisse
au milieu de la mer.

La jouissance humaine
semble bien médiocre
du haut d'un promontoire.

Que dit la vigie ?
L'Ile des Taciturnes
dans les tempêtes
avance parfois
de quelques mètres.

Je caresse mon chien
en sortant de l'eau.
Il roule sur mes vêtements
sa fourrure sans malice
et comprend l'amitié
que je porte à ma solitude.

Maison vide,
ma fenêtre sans vitre,
je vous pleure
couché sur les galets
de l'Ile de Feu.
Pourquoi m'as-tu quitté
sans ressources ?
Tu peux mourir dans la terre rouge
des vallées intérieures
et tendre sans que je le voie
ton bras maigre sur la mer.

Allez donc pleurer
sur les genoux d'une autre île,
je suis l'Ile Vierge.
Le bonheur de l'Ile Bleue
et de l'Ile Rouge
vient de ce qu'elles s'aiment
sans jamais prononcer un mot d'amour.

Pour moi je pense
que l'amour
ne veut absolument
rien dire.

C'est étrange
de converser avec les îles !

Qu'en penses-tu, mousse ?
Ecoute donc quels secrets
nous sont révélés
et comme la vie
a une nouvelle signification
aujourd'hui.

Ma mère ne m'avait jamais
parlé de cet archipel.

Il semble qu'un sillage
se forme à la poupe des îles.

Vigie, que vois-tu ?

L'Ile Stylite
s'avance comme une voile
dans le soleil bleu.
Elle est blonde
et fait la planche.
L'Ile du Doronic la suit
à quelques brasses.
Ces deux îles
en se déplaçant
émettent des sons
qu'écoutent les sourds.

L'archipel est en marche
avec des vrais mâts vivants,
des voilures de feuilles
et un équipage au complet.

Marins, écoutez-moi :
tant pis pour la vie
et suivons-le jusqu'au bout du ciel.
Marins, tendez la balancine
et vent arrière.

Un archipel ne se déplacerait pas
pour des raisons futiles.

Saint-Malo, Juillet 1927.

Georges HUGNET.

L'Expérience Humaine

Un homme vit dans une chambre nue. La chambre est blancne comme les yeux de la nuit; abandonnée et vide comme les trois étapes de la vie humaine : la naissance, la prostitution et la mort. Un homme seul dont le monde ignore s'il a un secret, un amour, un espoir, dont chaque pas retentit dans le vide, dont les mains ne touchent que l'ombre et l'humidité du printemps plus émouvantes que des peaux de vipère, dont la vie a perdu tous contours fixes au-delà des limites sinistres de la vie et de la mort et que chaque pas enfonce un peu plus dans le mystère du froid illisible. C'est lui qui a accroché au murmure photo de femme : un profil de femme, le menton levé, les cheveux jetés en arrière, la bouche lourde et un peu torduc, presque sans yeux, une femme dont personne ne pourrait dire rien, aurore vivante ou glace de rosée, parce qu'elle ne ressemble à rien, ne signifie rien, parce qu'elle refuse de parler et que dans son regard invisible le monde pourrait perdre sa lugubre insignifiance. Toutes les destinées humaines sont accrochées à ce regard, toutes les existences se réunissent : elle est la grandeur d'une négation concrète du temps. Lentement elle s'incorpore à la vie de l'homme ; c'est par elle, à travers les lignes de son visage mais venant de très loin à travers elles, attiré par la moitié inconnue, du moins semble-t-il bien qu'à première vue chque entrée du mystère pût paraître coïncider avec une phosphorescence particulière, un éclairage, une découverte née de l'incantation directe et tragique par laquelle l'homme tourmentait et subjuguait le portrait, que chaque fois le mystère et la grandeur avaient pénétré dans la chambre. La nuit, l'homme, que pour simplifier, mais sans raison plausible j'appellerai Luc, sortait au hasard ; depuis qu'il avait tout abandonné, un désir immense le poussait dehors

et chaque soir il se demande si c'est par habitude ou si c'est l'attente de quelque chose de grand, la révélation en forme de coups de poignard. Ce qu'il aime, ce sont les boulevards pleins de lumières, d'affiches en couleurs, de cafés ou les rues mal éclairées où tournent des prostituées : il les craint et les attend, il ne peut oublier que c'est avec elles qu'il s'est d'abord senti de plain-pied, que c'est dans une chambre d'hôtel avec elles que pour la première fois il a vu nettement sur le mur une tête de mort, qu'il a passé des soirs de terreur et de désespoir. Toujours il est las et muet. C'est ainsi qu'il attend tout de rien, et le crime le serre de près : chaque minute le rapproche d'un crime à la face inconnue, d'un crime caché qui hurle de ne pas être commis, d'un crime de vengeance et de sauvagerie, d'un accomplissement. C'est le coin rouge des rues sans voix; mais il préfère la mer et le feu des voiliers au large, à l'heure où le désordre passionné prête le délire aux nuages à demi plongés dans l'eau molle.

Deux toiles blanches sont posées sur la table, un paquet de lettres, des livres non coupés; les toiles sont là depuis six mois, les lettres aussi ; les livres depuis un peu plus longtemps. Ce sont les yeux des corbeaux de mer qui guettent leurs proies dans la nuit ; les drapeaux noirs, les drapeaux des pirates, on les voit tomber des maisons, mais ils flotteront seulement jusqu'à l'aube. Dans la nuit les yeux oublient la lâcheté : une rue, n'importe où, devient éternelle, les villes se reconstruisent et se trahissent ; les oiseaux ont des masques de chair et les mains sont délivrées par la peur et par le triomphe. C'est un baiser plus profond, un baiser de dents plutôt que de lèvres: être un homme voué aux choses impures pour leur donner la pureté dont elles éclatent, endormir les machines pour les éveiller splendidement incapables de servir.

Luc n'a pas de passé ; il est incapable de se souvenir. Avant de venir, il a habité ou traversé plusieurs villes; il a quitté sa famille et les femmes qu'il a aimées — de ces femmes, il ne se souvient plus sauf d'une petite fille de treize ans avec qui il est resté dans un jardin toute une nuit, qui lui a dit où il mourrait et qu'il n'a jamais revue. Il se rappelle qu'un soir un homme est resté longtemps avec lui sans parler, lui a donné dans la nuit une photo de femme, celle qu'il a toujours de-

puis chez lui, en lui disant « comme elle est belle, elle regarde toujours le ciel; vous devriez tâcher de la retrouver » — « alors, où la trouver ? » mais terrifié d'avoir trop parlé, l'autre — et tous les autres avec lui ; tous ceux qui avaient intérêt à ce que les doigts de fer de l'étranger ne se posent pas sur une chair vierge, ceux qui n'ont pas de ciel, des phrases dans la bouche et des yeux seulement au milieu de la tête — lui avait répondu « c'est sans importance, il est interdit de la voir ; oui, interdit, vous savez ». Au début il a cherché partout cette femme, dans les cimetières et dans tous les endroits qui ressemblent à la nuit ; il était certain de la retrouver, il sentait sa présence réelle près de lui; mais, pris par le découragement et la lâcheté informe, il a renoncé à chercher, pendant qu'elle restait toujours là. Un soir d'octobre, elle le touchait au front, toute en feu et en larmes ; elle avait dit un nom : Lyvia. Puis elle s'était tu pendant longtemps; elle était revenue cependant, en cachette d'abord, et de plus en plus librement, mais toujours par surprise et dans la nuit, tantôt très douce et très proche, d'autres fois pleine de passion et le désespoir. Luc voulait à tout prix l'interroger, la supplier de parler encore, mais chaque fois il se heurtait à un mur de larmes et de simplicité dévorée. Il ne put réduire cette impuissance avant le jour où par sa volonté — par la volonté du désir et par cette fantastique nuée de volontés qui errent en cherchant le pôle pur qui les appelle —, il commença à tenter Lyvia, où il put déjà tenir sa présence à sa merci. En sollicitant longuement le portrait dans les nuits des désirs et des orages pleins de cicatrices et de pureté, Lyvia venait à lui. Maintenant il voit son corps, ses mains ; il ne peut cependant pas parler. Quand elle vient, Lyvia ouvre toujours la fenêtre.

Le pays des glaces éternelles et de la brume, une île défendue par des rochers ; une île de la nuit éternelle des vagues et de l'amour que les phares ne peuvent pas briser. L'encens des rites antiques et la fumée des sacrifices humains ont effrayé les oiseaux de mer ; l'île est silencieuse, à deux mille kilomètres des mondes, livrée aux fauves de la mer et aux aurores boréales ; la ré-

demption n'a plus de sens devant un infini pire que l'enfer, abandonné aux catastrophes astrales. Les monstres assis aux portes des temples, les oiseaux borgnes qui ont un cœur dans l'œil et des ailes de foudre, les chiens des montagnes aux ventres de taureaux et les démons en forme de fleurs sont vivants, mais avec l'âpreté et la lenteur que peut donner l'éternité damnée ; les dieux nains saccagent les huttes abandonnées et sonnent dans les déserts sans soleil le combat des génies pâles et des vautours aux têtes de fer, souvenir des Andes tragiques, puisque le temps ne peut mourir dans les cités impériales de boue et de misère, puisqu'il reste assez de désolation pour soutenir les cavernes de la neige éternelle. Tout cela, sans la douceur lâche d'un réveil, sans l'espoir du sommeil ou de la prison, sans eau, sans soif, san coup de poignards. Rien ne peut naître des races en proie aux désirs les plus sinistres et les plus violents ; toute la force pure de la création se perd dans une effrayante nécessité de dévorer, et les monstres naissent d'eux-mêmes, d'opérations souterraines, de ventres lacérés, d'êtres déchirés. Au bout d'un couloir d'idoles obscènes, de squelettes d'animaux des montagnes intérieures et de rochers submergés, s'ouvre la salle des rites de l'amour, plus simple que le feu, plus pure que le fer rouge au milieu de l'éboulement des anciens temples, de l'incendie de la mort, de l'asphyxie passionnée. L'île est reliée par des chemins pleins des merveilles du mal à l'étoile Algol, celle où les jours triangulaires de l'amour se passent dans des cages d'épine, celle dont la clarté s'obscurcit périodiquement du sang des meurtries. Algol sans déserts, sans montagnes, sans passé, sans avenir, dans le vide splendide de sa damnation. Un livre d'alchimie s'ouvre dans les chambres à l'heure de la mort, à la page que Saint-Jean et les vampires doivent craindre, celle qui est traversée de cris et de lueurs et qui n'a pas de fond, celle qui rend impossible le rachat — le dernier cercle. Avant la fin du monde, le vent d'Algol a longtemps dormi dans les plaines d'Assyrie.

Devant les cages d'oiseaux, une femme et un enfant se sont assis ; les cages regardent la mer, mais l'enfant préfère la lugubre colombe ou l'oiseau-paradis qui se multiplie à perte de vue dans les glaces, derniers pièges

de la réalité, aux coquillages et aux étoiles de mer. La volière est placée au milieu d'un boulevard ; elle paraît invisible aux passants ; mais comme ils vont et viennent constamment par là, ils s'habituent au manège de l'enfant et sourient en tournant la tête. Pendant ce temps, une troupe de nègres aborde sur la côte et se met à chanter. Les phares commencent à s'allumer ; les nègres ont amené avec eux un tigre ayant une raie violette sur le dos ; ils ouvrent la volière. L'oiseau-paradis et l'albatros viennent se poser sur les épaules de l'enfant.

La gare était mal éclairée; il faisait froid et la pluie commençait à tomber. Le train des émigrants partit à sept heures.

Pendant dix jours il traversa les vallées couvertes de brume, les ponts de ciment armé et les prairies où l'automne allume des incendies; les villes de fer aux rues droites qui arrivent toujours quelque part, des cours d'usines pleines de cadavres, d'étoffes tachées et de tuberculose. Il vit les révolutions de la lune, les étoiles filantes et les aurores boréales au dessus de la vallée de la mort. Eux pensaient à des regards cuivrés, aux mouettes qui ne se posent jamais, à des campements d'herbe cuite, aux steppes de la délivrance. Ils attendaient les vrais oiseaux et le vrai jour; peu leur importait le Nord ou le Sud; ils voulaient une lumière éternelle. C'est aux frontières du pays de la soif que l'enchantement commença par la volonté d'un homme aux mains blanches et aux regards bleus, et qui ne dormait jamais. La première nuit fut un chant de guitare qui passa dans le sommeil de tous: les enfants somnambules se mirent à parcourir le train en chantant et l'un d'eux raconta qu'il avait vu dans le dernier wagon un démon à chevelure d'ange mordre à l'épaule Saint-Georges habillé en trappeur. Les femmes se rappelèrent leur premier fiancé et le premier homme à qui elles s'étaient données; elles voyaient son image de tous côtés dans un cauchemar de bonheur, au milieu des éclairs d'un orage surnaturel et dans le déchirement des draps mortuaires: leurs yeux étaient un paysage idéal de liberté rouge et d'incendie sans espoir. Un seul homme fut touché par cette grâce, grâce qui n'a aucun rapport avec celle de dieu ni des autorités légitimes, mais qui est celle du cerveau d'un

enfant avant sa naissance ou d'une femme qui écrit une lettre d'amour: il vit toutes les mains, inconnues ou connues, qui avaient touché sa vie, mains de la famille et de l'école, mains des amis et de la délivrance, mains de femmes surtout: celles des jeunes filles que l'on rencontre le soir vers sept heures et que l'on ose à peine serrer ou embrasser si elles ne sont pas gantées de vraie peau, mains aussi qui accomplirent des rites prétendus obscènes parce qu'ils ne sont que les plus bouleversants, mains étrangères surtout invinciblement attirées dans la nuit, recueillies au hasard des passages et des lumières parcimonieuses et qui parlent isolées à travers le silence, crispées ou nonchalantes. Toutes les mains, de toutes parts, mains fausses, timides, brutales, calleuses, blessées, mains à sortilèges ou à crimes. Et sur chacune mais à des doigts différents, la même bague verte jetait un reflet de vitre d'eaux mortes qui coupait les paupières.

Le lendemain l'homme aux mains blanches, Luc aux mains blanches passait comme toujours dans les couloirs; ses mains semblaient plus blanches encore que de coutume, mais il portait des lunettes bleues. Les vitres commencèrent à manquer; le train s'arrêta pour toujours. Tous suivirent Luc à travers le désert; ils suivaient la bague de Luc qui, à mi-chemin entre le ciel et la terre, les guidait vers une destinée pure. A l'aurore du troisième jour, ils virent un train blindé et une forêt où ils entendaient les cataractes broyer des rochers de diamant et d'où sortait l'écume rose des parfums fabriqués dans le lit des torrents; dix arcs-en-ciel se croisaient au-dessus de la forêt. Deux femmes en maillot de bain sortirent du sable et distribuèrent des armes aux émigrants. Luc, habillé en mécanicien, en gants noirs, les regardait passer et abattait à coups de revolver ceux qui auraient voulu retourner en arrière, qui pensaient à leurs clochers, à leurs familles, au monde qu'ils quittaient pour toujours, les naufrageurs de l'aventure qui ne voulaient pas se noyer dans le vent ni perdre de vue les côtes habitées. Ce fut tard dans la nuit, et seulement après que Luc vêtu d'une toge vert d'eau et d'un casque de cuir, leur eût longuement parlé de la mort et leur eût expliqué le sens de chaque objet placé dans les chambres, que le train par-

tit à travers la forêt où des fauves guettaient comme des appâts les charbons rouges de la locomotive; on entendait les griffes et les dents résonner contre l'acier et les serpents géants s'enrouler en plusieurs tours aux wagons dans l'espoir de les broyer. Les hommes et les femmes tremblaient, tandis que les enfants erraient dans les couloirs, peu soucieux des lois de la pesanteur, des intrigues qui peuvent se nouer sous les lianes entre les races hostiles, de l'amour du lion et de l'antilope, du buffle et de la tigresse, du léopard et du serpent, mais sensibles aux couleurs de rêves des tentures, à la tendresse de mer et de rêve des tapis et des chambres.

PASSAGE AUX JOURS REELS

Dans le champ non moissonné d'une conscience couchée dans le sable du levant et qui baigne nue dans le soleil, au milieu des miroirs dépossédés et brisés où le pouvoir usurpé des glaces a été remplacé par un vrai jeu de ressorts magiques, loin des reflets vitreux de la fausse vraie connaissance, sans yeux, sans souvenirs, livrée à la vermine et aux palais des rois dans les steppes de la conscience totale, les yeux s'arrêtent sur un horizon de nageuses et la muraille des gammes du sépulcre.

La mort fait un bruit de hannetons et de fourmis entre les mottes de terre. La mort n'a pas de semelles de caoutchouc, c'est un mensonge: mais elle a la claquette des lépreux et le sourire des faces purulentes, la main passée dans une serrure d'osselets et de vraies perles. Ici, la négation et l'affirmation se renforcent ; elles rejoignent leur vraie portée qui n'est pas de nuire ni de châtrer la vérité sans visage.

Ils sont en dehors du temps, mais en plein espace. L'espace de l'éternité, aux joues violettes et aux mains roses. Ils touchent de la tête l'infini à chaque pas. Toute trahison est impossible. Les oiseaux du ciel ne descendent plus du ciel, les couleurs ne descendent plus du ciel; il y a toujours du vent pour faire flotter le drapeau de la joie froide. Un soir infini porté par des nuages infinis entre dans la ville aux mille aurores; ce sont des avenues éclairées et des châteaux-forts que

l'on reconnait bien; ce sont les armes éternelles exposées sur les arbres géants où des couples s'endorment; la fin de la douleur et la fin du plaisir font sortir des palais les hommes en veston et les femmes décolletées. Tout cela pour rien; pour jurer, pour appeler dieu à coups de cloche et pour tomber à la renverse

Il s'agit d'un espace nu et liquide, d'un espace d'âme où les gestes prennent une vraie signification, où l'on ne parle plus. Ils sont debout; les vérités ont été englouties par la mer; le raz de marée les a suivis.

Ils portent tous les stigmates de l'immolation terminée.

Ils sont délivrés.

Pierre AUDARD.

Chroniques

LA CRITIQUE CONTRE LE CRÉATEUR

J'imagine fort bien une critique de l'amour, et non seulement de l'amour mais de ton amour, de votre amour, de notre amour, de mon amour. Je réfléchis sur mon amour, je réfléchis mon amour. Je cherche lucidement les causes de mon amour, je pénètre le secret des mouvements de mon cœur et de mon corps ; je prononce des sentences et je les applique durement. Je n'irai pas au rendez-vous si j'ai décidé de ne pas y aller, ou si j'y vais ce sera contre moi-même et en déplorant ma lacheté.

Que voilà bien une pensée scandaleuse! Elle ne peut venir que d'un être incapable de s'ouvrir, de s'abandonner, de s'oublier, de s'offrir, de se donner, de se perdre. Pourquoi donc est-elle scandaleuse ?

Depuis qu'il est de mode chez les littérateurs de s'excuser d'écrire et de déclarer que la littérature n'est pas « authentique » que c'est chose artificielle et morte, on ne s'indigne plus de la critique littéraire. On lui permet de disséquer des cadavres. Mais déjà ce n'est qu'avec des réserves qu'on ose critiquer un poème ou une peinture. Cher ami, on ne put que se taire devant votre admirable toile. On s'en tire avec des étoiles de terre et de mer, des glaces, des cristaux, des miroirs, des anémones et des visages de femme au-dessus d'un fruit. On admet pourtant Freud qui fait la critique de l'amour, d'une abstraction de mon amour. Mais c'est un sacrilège, si je critique mon amour, mon amour authentique, la chose authentique par excellence. Authentique, c'est un mot de passe généralement admis actuellement.

Cet ensemble de mouvements furieux de l'amour, ces

soulèvements des viscères compliqués de ratiocinages cérébraux, ces désirs invincibles, sont en effet authentiques. C'est-à-dire sans artifice, sincères, naturels.

C'est le naturel, ce sont les forces naturelles, c'est la nature qu'on oppose à la critique. Le scandale c'est de ne pas respecter la nature. Et c'est aussi le sens de la vieille antithèse critique-création ; car créer c'est faire quelque chose de semblable à la nature.

*
* *

Créer c'est imiter notre sous-Dieu transcendant ; d'abandonner aux passions c'est se soumettre aux forces de sa création, c'est accepter sa création. L'esprit critique c'est celui qui dit : « Non ! » Renoncer à la critique c'est se réconcilier avec l'existence.

Amour, peinture, roman ou poésie, l'existence s'offre en bloc. C'est une chose dégoûtante, c'est multiple, c'est contingent, ça coule dans le temps, ça s'étale dans l'espace. Que fais-je au milieu de tout cela, moi qui ne peux être satisfait que par l'Un, l'Eternel et l'Infini ?

Pourtant l'existence est en quelque mesure ; autrement je n'en aurais pas conscience. C'est une réalité dégradée mais elle garde quelques reflets de l'Absolu. Obligé de vivre puisque je sais que le suicide n'est pas une destruction de ma vie mais d'une forme de ma vie, puisque je suis comme un danseur de corde raide et que si je tombe, c'est encore ma carcasse qui gît brisée sur le sol, ma seule activité possible c'est de chercher ces reflets.

L'esprit critique traite l'existence comme le chimiste traite la matière brute. Il n'y aura jamais assez d'acides pour l'éprouver, jamais assez de cornues pour le faire cuire. Je sais bien que je ne trouverai jamais le pur cristal-néant du réel. Mais c'est le seul pis-aller que d'en chercher l'approximation.

Ce qui est relativement réel dans un roman ou dans un poème, c'est le mouvement d'âme qui lui a donné naissance. Un mouvement est directement inexprimable. Celui qui ne pouvant s'empêcher d'imiter le Créateur, veut en faire une œuvre, le symbolise, s'il est consciencieux, avec les éléments les plus transparents possibles. Le mouvement symbolisé s'appelle, si l'on

emploie la terminologie en usage dans les sciences, cause du symbole.

La critique procède par recherche des causes. Elles sont multiples et dépassent souvent l'individu. Taine l'avait déjà soupçonné. La critique va de l'exprimé à l'ineffable, elle s'efforce de prendre conscience de l'ineffable. Bien entendu, la chose symbolisée est elle-même le symbole d'une existence relativement plus réelle que la sienne et ainsi de suite jusqu'à l'Inaccessible.

Il en est de même pour le bloc passion, etc.

*
* *

L'usage continu de la critique conduit aux plus dangereuses manies. Il n'est plus d'objet qui sitôt aperçu ne se reflète dans un miroir à mille faces. Et comme bien entendu nous ne sommes nullement désintéressés, les faces ont été numérotées dès le premier jour, et la casuistique la plus subtile devient l'activité habituelle d'un esprit critique un peu exercé.

J'ai connu un groupe de jeunes gens qui étaient allés très avant dans ce genre de folie. Ils avaient soumis à une censure très rigoureuse chaque phrase prononcée et chaque intonation. Il fallait être initié à un système infiniment complexe de tournures défendues, de sons *tabous*, pour être des leurs. Il était quantité de mots qu'ils ne pouvaient prononcer qu'en les enfermant entre des guillemets oraux ; par exemple : honneur, friandise, père, clairon, cocu, Jeanne d'Arc, bon vivant, patrie, perdre son temps, galant, avenir, gobeur, bretelles, etc.

Il y eut des moments où la proscription s'étendit à presque tout le vocabulaire français. Ils en vinrent alors à prendre n'importe quelle phrase, même la plus haïe, et à la répéter sans arrêt pendant une journée : c'était une manière d'exorcisme. C'est ainsi qu'il leur arriva de fredonner pendant des heures la Marseillaise. Tant il est vrai que l'aboutissement prompt de toute activité humaine, légitime, c'est ce qu'on appelle le gâtisme, qui n'est que le dernier effort désespéré pour atteindre la Réalité inaccessible.

Roger VAILLANT.

PHILOSOPHIE

LE MALHEUR DE LA CONSCIENCE DANS LA PHILOSOPHIE DE HEGEL, par *Jean Wahl* (Rieder).

Le centre et le lien des quatre articles ici réunis doivent être cherchés dans les huit pages de la *Phänomenologie des Geistes* traduites en appendice et commentées par le troisième de ces articles (pp. 158-194). Sur le mode théorique — puisqu'aussi bien l'histoire n'est que la transcription d'une dialectique concrète de la conscience — ces pages retracent la crise traversée par l'Esprit antique au moment de l'avènement de Jésus et les solutions ou les indications de solutions et d'apaisement apportées par le christianisme à la contradiction logique et au déchirement douloureux dont cet Esprit prend alors conscience. Dissolution de la notion abstraite de l'Universel, où a jusque là vécu la métaphysique, refus du monde extérieur et affirmation de la liberté de l'individu replié sur soi, mais affirmation dédoublée dans le choc du stoïcisme, pour qui cette liberté se pose encore comme pur concept, et du scepticisme, qui vit concrètement ce refus et cette liberté, mais se nie lui-même à l'infini dans le mouvement vide de l'esprit livré à soi, toutes ces contradictions ou tous ces ferments aboutissent à l'appréhension que la conscience fait d'elle-même comme infinie, mais où cette infinité demeure inquiétude absolue parce que la conscience, séparée du Monde, s'y apparaît à chaque fois séparée de soi, perpétuelle dualité ; décalage continuel entre la particularité de chaque idée présente et l'infinité de son essence, cantradiction enfin où la conscience nie l'un par l'autre ses deux membres organiques sans arriver à les concilier, à arrêter ce changement et cette fuite éperdue d'elle-même. Général et particulier ne seront réconciliés que dans l'*Universel Concret* que le Christ amène avec lui, unissant en lui l'homme et Dieu, l'Histoire et l'Intelligible, universalité incarnée en particulier, Dieu s'abîmant dans l'homme pour mourir et ressusciter. Le « malheur » correspond donc pour la conscience à l'étape de la contradiction pure où elle est écartelée entre une position et une opposition, où l'antithèse apparaît seulement comme la négation de la thèse et non comme le terme médiateur qui mène à la synthèse supérieure unissant absolument les deux premiers termes. C'est donc un état affectif autant que logique, concret et abstrait tout ensemble.

Cette double signification de la « conscience malheureuse » est étudiée d'un côté par l'article « sur les origines de la théorie hegélienne du concept » qui en suit l'aspect dialectique, d'un

autre côté par celui que Monsieur Wahl consacre à « la place de l'idée de la conscience malheureuse dans la formation des théories de Hegel » et qui s'attache plus particulièrement à l'histoire telle qu'elle apparaît à Hegel à la lumière du « malheur de la conscience ». Un exposé préliminaire « sur les démarches de la pensée de Hegel » familiarise le lecteur avec le mécanisme général de la logique hegélienne.

Un des mérites de ces études est une allure vivante, difficile en ces matières, et de nous restituer le jeune Hegel éprouvant lui-même le drame intérieur qu'il transposera sur-le-champ impersonnel de l'histoire dialectique, déchiré par les richesses contradictoires de l'*Aufklärung* et du *Sturm und Drang*, du rationalisme kantien et d'une philosophie romantique de l'amour qui ne trouveront leur union que dans une synthèse plus haute les identifiant. Un jour singulier est par là même jeté sur les études théologiques par quoi débute Hegel et où vient, au fond, s'alimenter tout le système postérieur.

Quoi qu'il en soit de ce système, cette méditation hegélienne du christianisme reste de toute première importance. On trouvera ici d'étonnantes intuitions sur l'histoire comme message du christianisme, sur la nécessité d'un bouleversement philosophique amenée par l'importance primordiale ainsi donnée à la notion concrète de devenir, sur le tragique païen et le tragique chrétien, sur les « thèmes » du Destin et de la Mort du Dieu. La métaphysique aurait tout à gagner à s'inspirer de ce que l'on convient de mépriser sous le nom de « constructions » ou « d'abstractions » hegeliennes, alors que tout ici s'avère singulièrement plus profond et plus vrai que l'histoire dite « pure » ou ces positions philosophiques qui dédaignent le mythe et le temporel pour s'en tenir au seul spectacle de la science. Il faut savoir gré à M. Wahl de l'avoir indirectement souligné dans un livre de grand intérêt et, par certains côtés, si actuel.

Henri-Charles PUECH.

LES LIVRES

CÉCILE DE LA FOLIE, par *Marc Chadourne* (1) (chez Plon).

Dans *Vasco*, Marc Chadourne nous avait montré son héros aux prises avec l'aventure, c'est-à-dire avec lui-même. Ce livre avait la signification et l'importance d'un grave débat dans lequel l'individu se confronte avec les images de lui-même qui

(1) La Palatine. (Plon).

lui sont amicales ou odieuses. Mais il est d'autres miroirs qui nous renvoient des images plus complexes de notre propre individualité : ce sont les femmes que nous aimons. Le héros de *Cécile de la folie* connaîtra cette fois l'expérience féconde qui consiste à chercher nos traits non plus dans des miroirs passifs ou complices, mais dans des cœurs féminins qui nous proposent toujours d'autres aspects de nous-mêmes, aspects arbitraires ou réels, déviés ou directs. Je ne sais si une femme qui aime peut voir un homme tel qu'il est, ou si au contraire, l'amour n'est pas déjà la conséquence d'une certaine image préformée. Quel que soit le degré de narcissisme auquel l'homme peut atteindre, il ne dédaignera donc jamais ces confidences sur lui-même que lui fait une femme qui aime : il est toujours intéressant de comparer à l'idée que nous avons de nous les reflets divers qui nous sont renvoyés par des yeux passionnés.

L'attrait principal qu'offre *Cécile de la Folie* pour François est donc de lui proposer à chaque instant une image de lui-même : image qu'il cherche ou qu'il fuit, mais qui ne cesse de le passionner cependant, comme une énigme toujours insoluble. Arriver à faire une personnalité avec cette multitude de reflets brisés que nous trouvons dans les yeux des autres est une entreprise pleine de tentations et de périls, mais quel est celui d'entre nous qui s'y refuserait ? François reste donc attaché à Cécile, moins par amour véritable que par curiosité de lui-même. Par sa fidélité et sa ferveur, Cécile le ramène toujours vers une interprétation bien différente de celles que peuvent suggérer Dickle, Belle, ou ses amies de hasard. Gardienne d'une personnalité fuyante et peut-être morte, comme une veuve peut l'être d'une mémoire chère, elle compose avec les souvenirs qu'elle a gardés de François enfant et les rêves qu'elle a greffés sur ce portrait un François qui est sans doute le plus vrai mais dont François pourtant s'éloigne davantage chaque jour. La grande originalité de ce livre consiste donc à opposer constamment dans le « plan François » deux physionomies parentes mais hostiles, alors que le « plan Cécile » est d'une parfaite et presque sublime homogénéité.

Ce drame est le drame d'un couple divisé par la réalité des êtres et des faits, mais accordé et uni sur le plan du rêve. Car si Cécile ne garde comme raison de vivre que l'amour de François, François, de son côté sait que son « better self » est celui dont Cécile s'est faite l'apôtre. Mais comme François appartient à la même famille que Vasco, ce culte lui est une raison de fuir cette stylisation de son individualité dont elle est éprise. Les efforts qu'elle fait pour ramener l'être vivant dans le cadre du

portrait et pour faire coïncider ces deux images, sont contrariés par l'obstination avec laquelle François poursuit la recherche de lui-même dans des directions opposées, que représentent Dickie et Belle.

Le conflit de ce « moi » et de ce « contremoi », est d'autant plus pathétique que Cécile ne se résigne à sa défaite qu'au moment où celle-ci a pris l'apparence d'une victoire. C'est en l'acceptant que François lui échappe définitivement.

Marc Chadourne a composé dans ce livre une des plus belles figures de jeune fille que nous ait donnée le roman français moderne. Tout ce qu'il y a de fuyant, de veule, de velléitaire chez François est compensé dans Cécile par une force de volonté, une énergie, un courage devant les sentiments, les événements qui constituent un caractère puissant, positif, hardi. La beauté de cette lutte engagée entre le jeune homme et la jeune fille autour de ce portrait de François qui est en quelque sorte le pôle de cette attraction et de cett répulsion, vient de ce que l'auteur a doué Cécile de toutes les vertus viriles qui font défaut à son adversaire. Rarement une figure de femme nous a paru aussi digne de défendre le « meilleur moi » d'un homme. La violence de cet amour prêt à toutes les abnégations, ce désir éperdu de sacrifice, cette fidélité inentamable à la tendresse ancienne, quel contraste n'offrent-ils pas avec l'inertie de François, prêt à descendre tous les courants ?

L'héroïsme qui anime chacun des actes de Cécile est celui qui manque au geste symétrique de François. Plus elle affirme, plus il se dérobe. Ne l'aime-t-il pas, cependant ? N'est-il pas convaincu que le meilleur François est celui dont ele est la gardienne ? Malgré cela, le destin tragique les sépare toujours, et il ne les rapproche par instants que pour mieux leur faire sentir l'impossibilité de leur union.

L'émotion profonde que suscite cette poursuite haletante et désespérée vient de ce déséquilibre tragique entre le François de Cécile et le François des autres, de lui-même. Il devait nécessairement amener l'ardente et pure jeune fille au suicide, dernière et suprême preuve de son amour.

Marc Chadourne a remarquablement exprimé ce déchirement perpétuel des deux êtres unis, liés par un fantôme, un rêve, et asservis chacun à une recherche décevante. Ces voix, ces regards, ces confidences, ces interrogations, évoquant la pathétique angoisse d'*inconnus familiers*, d'insaisissables témoins de nos actes et de nos sentiments qui nous égarent et nous séparent. Tout le livre, certes, est polarisé autour de François (car Cécile, c'est François), mais une des plus puissantes originalités de ce roman

est d'avoir extériorisé le héros hors de lui-même, de l'avoir projeté dans ce miroir passionné, et de le conduire au milieu de nous, spectateur lui aussi de son propre drame.

Mais l'auteur, lui, demeure au foyer de ce conflit. Il *éprouve* chacune des réactions et chacune des émotions de ses héros. J'aime qu'il ne se soit pas désolidarisé d'avec eux et qu'on le sente étreint de la même angoisse. Marc Chadourne n'est jamais extérieur à ses livres, il s'associe à la destinée tragique de ses personnages, et cela donne à son accent une conviction pathétique, un tremblement qui n'a rien du détachement littéraire, mais qui est le gage d'une profonde sincérité de sentiment et de pensée.

Dans *Vasco* il nous avait livré un des témoignages les plus vrais et les plus efficaces des tendances et des inquiétudes de notre génération. *Cécile de la Folie* complète cette analyse et ajoute l'apport d'une expérience plus mûre, plus riche encore, et plus humaine. C'est au sens le plus complet du terme un grand et un beau livre qui s'attache en nous, inoubliable, par son authenticité immédiate et douloureuse.

Marcel BRION.

« ZIG-ZAG », par *Marc Bernard* (N.R.F.)

Sostène-Ladislas est né d'un œuf de Pâques apporté par le Père Noël. En vain pour l'exorciser lui a-t-on lu les Evangiles, en vain a-t-il fait l'amour, foncé dans les miroirs tournants de toutes les illusions politiques. Le coup de foudre provoqué par la plus banale des adolescentes mais consumant tant de feuillages que son cœur en est demeuré empoisonné. Puis l'atroce guérison, et malgré une révolte verbale, l'odieuse impression de demeurer esclave. Jusqu'à la nuit de gel où il rencontre son double, le lamentable bancal qui sait tous les secrets de sa vie et, né de lui-même, l'envoûte obscurément, l'empêche d'atteindre à la possession de son propre esprit. Une fois cet homme tué toutes les évasions deviennent possibles. Les yeux de la femme de ses jours et de ses nuits, ces yeux qui ne sont que des yeux de verre, suffisent à le délivrer. Toutes les illusions sont finies : L'aube de la réalité, le ciel de l'homme se lèvent.

Ce fut le temps des miracles. Dans les geôles de la terre il n'avait été qu'une ombre au pays des ombres, il vivait enfin et ne regrettait plus la vie souterraine. Elle était ailleurs la vie, montant aux étoiles, grand arbre houleux de toutes les voix enfin délivrées. D'un geste de sa main il pétrifie les cités maudites, puis avec une belle cruauté fait pleuvoir sur elles les cendres de son mépris et les laisse revivre avec la même indiffé-

rence. Quand il revient au pays des hommes il retrouve la jeune fille qui fut l'occasion de ce délire, il ne cherchera même plus à posséder cette proie misérable et finira avec elle dans le feu.

Une critique de balances et de compas péserait ici certaines influences, ferait le point de cette terre inconnue où l'on se perd pour mieux se trouver. Sur les zones interdites que chaque homme porte en son cœur, brasiers d'ombre qui brûlent et ne remplacent par le jour, Bernard dirige ses pinçeaux de feuillages et de sources.

Vols migrateurs, les mots s'abattent sur les grèves des paradis mensongers. Leurs cris moqueurs font pleuvoir le soufre et la manne, jaillir du silex de longues fleurs. Un dernier sarcasme pour tout tuer et ces oiseaux s'abattent afin de mieux renaître.

Toutes murailles écroulées un homme renonce à la possession, renonce à l'objet. Seul au monde qu'il vient de créer, prisonnier de la liberté totale devant les steppes d'herbes et de hennissements.

L'amour en sa nudité de métal, l'Amour pour l'Amour.

Léon-Gabriel GROS.

JAUNE ET ROUGE, par *Georges Pillement* (Editions du Portique).

Ces première pages, vous les avez déjà lues dans les Cahiers du Sud ; elles se sont imposées à votre mémoire par leur puissance d'évocation, par l'intensité du mouvement, la sobriété des moyens, obtenant le pathétique le plus émouvant sans aucune recherche. Et vous revoyez la scène : un petit village espagnol, désert sous le feu du soleil. Ce cavalier, qui s'étonne de tant de solitude, vient de mettre pied à terre dans la cour de l'auberge. Il aperçoit alors une chose terrible ; c'est dans la poussière de la route, se traînant, se roulant mordant les buissons, un homme enragé. Il a vu le nouvel arrivant, s'apprête à bondir sur lui ; mais, au moment où se détend son élan, une grille s'est ouverte derrière le voyageur. Cette grille, c'est une jeune fille qui l'a ouverte, c'est la fille de cet homme. Maintenant, les paysans reviennent, armés de fourches et de fusils, traquent l'homme enragé, le capturent, l'abattent sauvagement dans une masure en ruines, malgré les supplications de la jeune fille. C'est dans ces circonstances dramatiques que le héros de G. Pillement a rencontré cette Vicenta qui doit être la plus forte passion de sa vie.

Ce mouvement, ce don de la couleur, du pittoresque, cette psychologie qui procède par synthèse, évitant ces subtiles analy-

ses qui si souvent lassèrent notre patience, vous les retrouverez à chaque page. Vous suivrez le jeune peintre à Madrid ; Vicenta n'a pas tardé à l'y rejoindre. Pour vivre, elle est entrée au service de Madame Goya, stupide et méchante ; un jour, elle est giflée par cette femme devant son amant. Son orgueil espagnol se révolte ; un bon couteau, planté ferme dans le dos ; l'outrage est lavé. Les chevaliers castillans, et don Rodrigue lui-même faisaient-ils autre chose ? — Mais les juges ne comprennent pas cette psychologie cornélienne ; Vicenta subira le garrot, et tout ce que l'on tentera pour la sauver sera vain.

Les personnages qui évoluent autour de l'intrigue centrale sont bien dessinés ; quelques traits suffisent à leur donner la vie. Curieuses physionomies : la douce Pilar qui aime sans espoir d'être aimée, la jolie et voluptueuse Lolita ; ce Père Roveira, mystérieux et passionné, dont nous devinons les ténébreuses machinations ; ce Goya, petit parent du peintre, végétant à l'écart dans une maison, dans la contemplation des fresques où le grand artiste a exprimé sa vision désolée de la vie. Tout cela s'agite, rit, vibre, souffre, vit, en un mot, dans un milieu évoqué sobrement, sans cette débauche de couleurs et de sensations fortes par laquelle tant de bons écrivains nous ont gâté leur Espagne.

Roman romanesque, dira-t-on. Eh bien, tant mieux. Tant mieux si l'auteur a quelque chose à nous raconter ; tant mieux s'il sait amalgamer pour notre plaisir du sang, de la volupté et de la mort. Nous sommes saturés d'une littérature de chimistes, pour qui la vie n'est qu'une suite de réactions entre le moi et un univers réduit aux proportions de leur nombril ; il nous indiffère de pénétrer désormais dans les états d'âme compliqués de ces êtres rarissimes, d'assister à l'enfantement pénible de leurs pensées, de connaître les raisons de leurs gestes les plus dénués d'intérêt. Nous accueillons avec soulagement ceux qui ouvrent les portes, et nous apportent de l'air, du soleil, de la vie. Faisons, à la suite de Pillement, le beau voyage auquel il nous convie.

Gaston MOUREN.

CLAIRIÈRE, par *M. Constantin-Weyer* (Les livres de nature. Stock).

Après une villégiature dans le Morvan, à laquelle, à la vérité, nous devons quelques pages de qualité, comme la tragédie du fou de Verdun, mais où il nous a semblé que l'auteur n'était pas à son aise, M. Constantin-Weyer est retourné au Canada. Nous l'y suivons avec plaisir. Voici qu'il a repris la grande fresque

inachevée, l'enluminant de nouveaux détails, se répétant quelque peu aussi, continuant la manière heureuse de *Manitoba* et de *Cinq éclats de silex*. Ceux qui ont craint, à l'apparition de *Morvan*, que le nouveau Prix Goncourt s'engageât sur d'autres pistes, *Clairière* arrive à point pour les rassurer. Un défricheur de terres vierges ne s'égare jamais, quels que soient les invitations ou les obstacles, et le domaine qu'il nous révèle est assez vaste pour lui permettre de nous donner encore quelques bons livres.

Gaston MOUREN.

CHANGEMENT DE PROPRIÉTAIRE, par *André Wurmser* (Gallimard).

Mais qui donc réclamait de l'imagination? M André Wurmser n'en manque pas. Il ne s'embarrasse pas, il est vrai, de la justifier à renfort de freudisme ou d'autres entreprises. Il accepte sa fiction. Et je soupçonne qu'il ne doit pas mépriser la farce. La réalité dépassée, un homme demeure un homme, et avec désinvolture, à propos, et habileté si possible. A quoi bon faire intervenir quelque sorcellerie explicative ?

Après avoir suspendu dans l'irréel le couvre chef de son principal personnage, le romancier retourne aux données les plus authentiques. Aucun bec de gaz n'est dans cette histoire apocryphe. Si pour l'événement initial l'auteur requiert le fantastique, quant aux personnages, il s'en tient au comportement le plus éprouvé.

Cantonné dans l'observation, M. André Wurmser eut écrit à sa manière *Mort de quelqu'un*. Mais d'autres mystères le sollicitent et il revient au thème de la métamorphose, thème antique, mais démocratique aujourd'hui. Concevez-vous le transvasement instantané et involontaire de l'âme et des souvenirs d'un corps mort dans une autre enveloppe humaine et vivante ? Et l'influence du contenant sur le contenu devient telle que le contenant fait jouer au contenu un rôle outrageant au passé du contenu.

Guenille, oui, guenille, tu es partout présente dans ce livre. Permutation, chassé croisé de guenilles et d'âmes, telle est la fiction, tel est le nouveau merveilleux. Car nous voici initiés, en pleine fantaisie, aux tribulations psychiques de l'homme moderne et les vicissitudes du « moi » ne sont pas sans rapport d'expression avec le *frégolisme* cinégraphique.

Un roman de la solitude humaine est aussi inclus dans *Changement de Propriétaire*. La fraternité est vite abolie dès que sur

les médailles qui l'affirment les signes de reconnaissance s'effacent. Et Galtier-Laridelle, ce Janus, dont l'actuel visage est d'emprunt et dont le vrai visage se décompose sous terre, est proscrit et banni s'il ne consent à être imposteur.

Humoriste et mythomane, telle est ma définition provisoire pour M. André Wurmser. Humoriste sans l'être, puisque mythomane, et alors entraîné par le mystère qu'il a créé. Mythomane perfide, parce que humoriste. Humour, arme défensive au sein de la solitude ; mythomanie par complexion et goût.

C'est une grande adresse que de délivrer les hommes de l'engrenage et de les contraindre à un état plus pur où ils seront plus disponibles. Le phantasme s'installe au chevet du fait divers, ouvrant ainsi à la virtualité humaine un espace illimité.

L'auteur rejoint sans sourciller les indubitables réactions du personnage qu'il a embarqué dans l'invraisemblable. C'est par là que ce livre comporte une forte morale et qu'il est d'autant plus humain que, si l'événement est plus incroyable, le personnage est irrécusable. Evénement incroyable ; oui, mais si pour la rareté et la beauté du fait cela était jamais arrivé... Pourquoi en rester au quotidien le plus menu ? Le psychologue, tout comme le savant, a besoin d'hypothèses. N'oublions pas que les hypothèses constituent les plus belles expériences de la science. Et ce livre d'apparence si lâche et au fond très rigoureux, fait naître un besoin d'hypothèses nouvelles. Son héros, m'étais-je risqué à mon tour, a peut-être perdu par amnésie tous les souvenirs du vrai Laridelle, le premier, avant l'intrus... mais le mythe de l'auteur satisfait davantage. Le transvasement est à la fois plus poétique et plus arbitraire.

Conjonctures poignantes où la vie est un compromis au rabais, une occasion ou plutôt un troc chez le soldeur ou le fripier. Quel audacieux divorce entre les milieux déteints où nous conduit l'auteur et la plus extraordinaire équipée ! Le merveilleux psychique ne perd rien à ce désaccord : il reste plus près de nous.

Et chose étrange, ce livre qui devrait être de désespoir, ne porte pas en lui de mélancolie. Il n'en engendre pas chez le lecteur. Est-ce pour cela qu'il fait tant méditer et qu'on se détache si lentement de l'épreuve qu'il propose ? Je le crois.

Pierre D'EXIDEUIL.

ALEXIS OU LE TRAITÉ DU VAIN COMBAT, par *Marg Yourcenar* (Editions du Sans Pareil).

Le Journal d'Alissa dans la *Porte Etroite* est tout entier

un éloignement, un adieu. Alissa veut se déposséder elle-même. Elle se refuse à un bonheur possible et brise l'amour parce qu'elle souhaite en Jérôme « le meilleur », une vertu. Mais la lutte en elle s'était prolongée sans doute... Alexis à son tour s'en va, rejetant les années passées. Il quitte à jamais le foyer où ses découragements trouvaient enfin asile et repos. Le combat serait inutile ; il subit une destinée et le mal a raison de lui. Alexis ne pouvait trouver ni donner de joie sereine et sa faiblesse l'emporte. Cette lettre est un renoncement. — Ainsi n'ai-je pu m'empêcher de rapprocher deux confessions qui ont au moins une tristesse commune. Toutes deux sont dépouillées et simples. Elles mettent en cause des héros trop intellectuels qui s'analysent longuement et traînent après eux leurs sentiments comme un fardeau. Madame Yourcenar a-t-elle lu André Gide ? Il n'importe. Il suffit qu'on retrouve en ce livre le reflet d'une limpidité classique, un peu de la pureté en même temps que de l'abandon douloureux de l'œuvre gidienne.

Ces réflexions ne doivent pas cependant faire illusion. Il y a des défauts dans le *Traité du vain combat.* Et beaucoup tiennent aux limites mêmes dans lesquelles s'est volontairement placée l'auteur. Une longue lettre, à la fois sincère et imprécise, où l'on devine des repentirs et des hésitations, devait facilement atteindre parfois à la monotonie. « S'il est difficile de vivre, il est bien malaisé d'expliquer sa vie » écrit Alexis. Nous en trouvons ici une nouvelle preuve.

Quoi qu'il en soit, ces confidences demeurent bien attachantes. L'enfant de Woroïno nous apparaît d'abord silencieux et solitaire, replié sur soi-même, ayant déjà l'habitude des examens de conscience. Puis le voici aux prises avec les amertumes de la vie de collège ; il revient dans sa famille dont l'ambiance est « morne comme un très long novembre ». La musique l'appelle enfin à Vienne et la tentation s'offre plus que jamais à lui, quand une rencontre avec Monique le mène alors bientôt aux fiançailles. Pourtant, avoue-t-il, « je ne vous ai pas aimée. Seulement, vous m'êtes devenue chère ». Prisonnier d'instincts héréditaires, où pèsent les passions, les fatalités, les désirs, Alexis n'aurait pas su changer après son mariage, et la volupté l'entraîne toujours. Ainsi tous deux durent-ils subir une double détresse. — Nous écoutons l'histoire désolée d'une âme. On y entend chanter un silence navrant : « J'avais réduit mon âme à une seule mélodie, plaintive et monotone »... Alexis prétend en somme expliquer seulement la fuite à laquelle il se trouve réduit. Il se résigne à l'appel des vices qu'il sent en lui, impérieux et forts. « Cet acquiescement, dit-il, j'espère, à défaut du bonheur, me procurera la sérénité. »

Sujet délicat aux mains d'une femme. Madame Yourcenar l'a traité admirablement. Son récit dénote un talent d'analyste qui, s'essayant à de plus larges tableaux, peut devenir vaste et profond. Il serait dommage que l'auteur d'*Alexis* s'en tint à cet ouvrage, malgré tout un peu mince, et non pas uniquement quant au nombre de pages.

Claude BORDAS.

LES CONFESSIONS DE DAN YACK, par *Blaise Cendrars*. (Au Sans Pareil).

Ce livre a été entièrement parlé, dicté à la machine. Peut-être ce moyen d'exécution inédit est-il pour quelque chose dans la réussite si nouvelle de cette « version sonore » du talent de Cendrars. A chaque nouvel ouvrage, sa personnalité se précise et s'agrandit. Ce dernier roman est meilleur que les autres parce qu'on y retrouve toute l'abondance, la netteté, la liberté de l'*Or* ou du *Plan*, et parce qu'il est infiniment plus nuancé et plus complet, aussi éclatant et moins dur, mieux fait.

On ne peut guère raconter les romans de Cendrars, il faudrait être fort et vif comme lui, et aucun argument ne peut resserrer sans trahison ce jeu étourdissant d'images, de rappels, ou chaque mot vaut par quelque chose de plus que la soumission à l'objet, par une amitié pour la vie qui ne ressemble à rien. Ici Dan Yack est perdu dans un grand amour. Mireille est malade. Lui s'est installé tout seul dans la montagne, au-dessus du sanatorium. Dans sa solitude, il nous fait voyager avec ses souvenirs, à la guerre, près du pôle sud, à Paris où il nous raconte l'histoire de sa passion et ses malentendus, et nous retrouvons le héros plus grand que nature du *Plan*, avec toute la virtuosité de découpage de l'auteur. Puis Mireille meurt. Dan Yack s'en va. Il y a aussi le journal de Mireille, la poésie de ces pages d'italiques, c'est à dire Cendrars faisant parler une petite fille sans détours, heureuse et malheureuse, la tendresse, la faiblesse. C'est là, par les contrastes de ce livre à deux voix, qu'il est plus romancier qu'ailleurs.

La figure de Dan Yack, l'homme qui ne peut pas penser, s'achève ainsi, sans analyse, dans une espèce de sourd désespoir, après ce contact avec la douceur et une tristesse qui le dépasse.

Il faut louer Cendrars d'avoir trouvé un lieu de rencontre aussi émouvant entre l'objet et l'esprit, d'avoir si sincèrement si adroitement monté ce personnage considérable qui est justement à cause de cette absence systématique et terrible de l'âme,

le plus pressant appel qui soit à l'inquiétude et à l'émotion spirituelle.

Gabriel DOL.

LE TOUR D'ÉCROU. — LES PAPIERS DE JEFFREY ASPERN, par *Henry James* (Stock)

Le caractère fantastique de la littérature américaine que l'on ne saurait attribuer à des influences strictement anglaises se retrouve chez des écrivains aussi différents que Hawthorne et Thoreau et les très médiocres personnages que sont aux yeux du lecteur actuel Irving et le désuet Longfellow. La réputation qui pèse sur Henry James, je veux dire la parenté qu'on veut découvrir entre son œuvre et les variations superficielles d'un Paul Bourget, permet de voir à quel degré l'inspiration profonde du puritanisme, d'une religion moins formelle qu'elle ne le paraît à des esprits latins, a pu sauver l'auteur du « *Portrait of a lady* » de toutes les misérables compromissions où se vautre en sa fausse litière de psychologie le genre déplorable qu'est en France le roman mondain. Certes l'atmosphère créée par James n'atteint pas à l'intensité de Poe, à sa violence mais elle est, en son extérieure sérénité, plus tragique peut-être. Une agréable maison de campagne, l'heure du thé à Venise ne semblent pas au premier chef propices à l'intervention du merveilleux. Les amours d'une dame de compagnie et d'un valet de chambre, assez pervers pour masquer par la présence de deux enfants leurs relations illicites, le séjour à Venise d'un poète romantique épris d'une jeune américaine, rien de plus banal en somme. Le premier terme pourrait aisément verser dans la salacité de Zola ou pour le mieux se prêter à un jeu de perversité protestante dans le goût de certains récits gidiens; quant au second, la recherche de papiers compromettants c'est au fond un roman de détective littéraire. Ce qui sauve les récits de James c'est précisément qu'ils s'ouvrent à l'instant même ou le romancier médiocre estimerait le sujet épuisé. Miss Jessel et Peer Quint sont morts depuis longtemps, mais leur influence mauvaise s'exerce sur des âmes innocentes et le roman se cristallise autour de la jeune femme qui, entraînée ainsi dans une situation hallucinante s'efforce d'arracher ses élèves aux fantômes qui les ont monstrueusement aimés et veulent les entraîner en leur damnation.

Procédant seulement par touches, il serait plus juste de dire par notes, James nous enveloppe d'une atmosphère irréelle où le cœur bat sur un rythme plus vif, où les émotions de la chair et de l'esprit atteignent à une intensité commune, deviennent

étonnamment synchrones. Peu d'auteurs ont su réaliser une « approche » aussi poussée de la réalité intérieure, nous intégrer à ce point aux personnages d'un livre, renverser avec tant de grandeur les illusoires frontières de l'objectif et du subjectif.

A l'époque réaliste, on n'a pas su rendre justice à Henry James. George Moore lui reprochait en 1885 de « ne pas donner le fin mot de l'histoire, le secret qui en constitue la raison d'être ». C'était une étrange prétention de la part d'un esthète pur. Un roman appartient ni plus ni moins au système du monde et qui en donnerait le fin mot aurait tout simplement recréé Dieu. Les réalistes ne se doutèrent jamais de l'existence de la métaphysique ou de l'activité constructive de l'esprit. Ils bouclaient éperdument la boucle et restaient sur place. Bergsonien avant que ce terme eut un sens (et Bergson est non le créateur mais plutôt une manifestation du néoromantisme) James sait qu'il n'y a pas de présent, que la réalité est toute intérieure. Je ne crois pas, malgré l'opinion de M. Edmond Jaloux, que l'avènement de Proust puisse auprès du lecteur français diminuer Meredith ou James. Ils sont au même titre opposés au réalisme, ce qui ne veut nullement dire détachés de l'observation du réel, sont également parvenus à sublimer le quotidien, à retrouver dans l'automatisme des gestes sociaux ou des rites mondains la seule réalité qui vaille d'être connue, celle de l'homme.

L. G. GROS.

TURNER par *Marcel Brion* (Rieder, éd. « Maîtres de l'Art moderne »)

Marcel Brion qui a toujours marqué une prédilection pour les individualités exceptionnellement puissantes devait s'attacher à la physionomie de William Turner qui se trouve en filiation directe de ces géants de l'histoire et de l'Art dont il nous a donné déjà de lyriques et passionnantes biographies.

C'est bien ce Turner force élémentaire, ce Turner, sorte de génie marin, soulevant l'eau, faisant crouler des pans de ciel, suscitant des avalanches de neige, de pluie et de soleil qui a le plus séduit Marcel Brion, quoique celui-ci se plaise à nous révéler quel fonds de tendresse rêveuse récelait le peintre, qui aimait tant décrire les paysages « qui ont le plus de cœur, qui sont le plus affectueux, le plus simples ». C'est bien aussi le Turner qui nous intéresse surtout nous aussi. Plus que celui qui dressait de classiques architectures en des paysages trop célestes ou qui égarait de minimes personnages au pied de monta-

gnes symboliques. Car il y a de tout dans Turner: de la sauvagerie et de la douceur, de l'avarice et de la générosité, de la servilité et du « tempérament ». Cet homme étrange conduit de Lorrain aux impressionnistes; mais aussi de Poussin à Gustave Moreau et encore de Ruysdael à nos fauves. En outre (les affinités sont infinies) n'y a-t-il pas une analogie entre le tracé linéaire de certaines œuvres de Turner et tels dessins pointillés de Van Gogh; et surtout entre les fantastiques tournoiements de soleils de l'un et de l'autre?

Brion a su démêler avec délicatesse tous les caractères contraires, incohérents, de la personnalité de Turner. Il n'a pas épargné son héros, mais il a acquis pour lui de la sympathie. Il est parvenu à nous expliquer l'âme tourmentée, fuyante du peintre, et son art nourri de tempêtes. Mais il a voulu adoucir son livre par de fraiches visions, et il nous a montré par exemple le père de Turner, le vieux barbier de Maiden Lane partageant « la voiture d'un maraîcher, qu'il payait au retour d'un courtois remerciement, et sur laquelle il faisait une entrée triomphale juché avec ses paniers de provisions parmi les tas de légumes et croquant une pomme dont on lui aavit fait cadeau. »

Lucien VALAT.

L'AFFAIRE ROUSSAKOV (1)

On connait l'affaire Roussakov, telle que l'a rapportée Panaït Istrati. A la suite d'une simple altercation avec la représentant du comité de la maison qu'il occupe, et pour des motifs politiques, l'ouvrier Roussakov devient victime d'une campagne de presse d'une violence et d'une mauvaise foi inouies, qui l'accuse d'être un agitateur contre-révolutionnaire, de faire le jeu des koulaks et des nepmans, et va jusqu'à réclamer contre lui la peine de mort; exclu de son syndicat, renvoyé le même jour de l'usine, c'est-à-dire privé de tout moyen d'existence, Roussakov fait l'objet d'un mandat d'arrêt. Puis, dans une mesure à déterminer, grâce aux pressantes interventions d'Istrati, il est acquitté par le Tribunal populaire du rayon et, sur appel, finalement condamné à 3 mois de travaux obligatoires. Sur les faits eux-mêmes, nous devons nous en tenir à la relation d'Istrati, et, bien que de partie il veuille se faire maintenant juge, ce qui l'entraine à montrer un peu trop de passion, il me parait impossible d'en infirmer l'authenticité et la gravité. C'est sur la façon dont la question est posée, sur l'interprétation qu'il donne des faits, les conclusions qu'il en tire et les fins auxquelles elles peuvent servir qu'une mise au point me parait indispensable.

Panaït Istrati prétend appliquer à la justice d'u. r. s. s., laquelle encore aujourd'hui et à raison des menaces tant intérieures qu'extérieures qui pèsent sur le régime, est restée une justice révolutionnaire, le même critérium moral, le même jugement idéologique et sentimental qu'il applique à la justice bourgeoise: cela apparait nettement à la fin de l'article quand Istrati approuve et justifie l'assassin blanc Kalganov. La protestation d'Istrati a les mêmes bases et se sert des mêmes moyens qu'une protestation, en régime bourgeois, contre une erreur judiciaire, volontaire ou involontaire. Or, si le principe même de la justice: le droit qu'un homme s'arroge d'en juger un autre, de le punir au nom de la défense sociale et de lui imposer la réparation d'un prétendu préjudice causé, me paraît particulièrement odieux, je me refuse à considérer de ce même point de

(1) Cf. Nouvelle Revue Française, octobre 1929.

vue la justice révolutionnaire dont la seule raison d'être et le seul rôle sont de sauvegarder la révolution. De même que je n'admettrai pas que l'on fasse de parallèle, fût-ce au profit du premier, entre Dzerjinsky et M. Chiappe, de même, je ne peux mettre sur le même plan les juges soviétiques (Kalinine, Komarov, etc.) et le juge Thayer ou le gouverneur Fuller, assassins de Sacco et Vanzetti. La question aurait donc dû être posée ainsi : Roussakov était-il ou non un danger pour la révolution? évidemment, la réponse est négative. D'ailleurs sur cette question de la justice prolétarienne, les arguments opposés à Istrati (1) me paraissent radicalement faux et en outre empreints d'un cynisme, qui, pour être sans doute très « matérialiste », n'en est pas moins à rejeter complètement. Que la dictature du prolétariat applique une certaine forme d'injustice aux bourgeois, aux blancs, cela me semble non seulement nécessaire mais légitime; mais il est inadmissible de traiter de la même façon les opposants communistes ; l'art des défenseurs du gouvernement soviétique consiste à mettre l'accent sur le mot opposants, mais il me plait, surtout en ce qui concerne le trotskysme, de le mettre sur le mot communistes. Panaït Istrati prétend condamner le principe même et l'organisation de la justice soviétique révolutionnaire ; mais l'affaire Roussakov, pour grave et révélatrice qu'elle soit, ne permet d'attaquer qu'une application erronée de ce principe de justice.

Cette même hâte à généraliser, à induire d'un ou de quelques cas d'espèces à un jugement définitif sur les individus et les institutions, jointe au manque de sens critique et au confusionnisme sentimental (2), conduit Istrati à des conclusions fausses, à des assimilations injustes. Sous le prétexte que l'u. r. s. s. prétend représenter la dictature du prolétariat et qu'il en a par ailleurs définitivement condamné la justice qui n'est cependant qu'une partie de l'organisation sociale, Istrati perd toute confiance dans la dictature du prolétariat. Pour lui, le prolétariat n'est ni le prolétariat vainqueur ni le prolétariat en révolution, mais essentiellement le prolétariat souffrant ; cela correspond bien d'ailleurs à cette position constante de révolté qu'il adopte et qui *sur le plan social* me paraît insoutenable. Mais cette assimilation entre

---

(1) M. Brice Parain, N. R. F., novembre 1929.

(2) On pourrait à juste titre reprocher à Istrati de se mettre perpétuellement en vedette, de se servir constamment de ses souffrances, de sa vie et de son exemple, c'est-à-dire de facteurs sentimentaux, alors qu'il s'agit de prouver et de juger.

l'u. r. s. s. et la dictature du prolétariat prise dans son acception théorique absolue est fausse. D'abord, parce que ceux qui auraient pu organiser efficacement et complètement cette dictature ne sont pas les dirigeants actuels de l'u. r. s. s.: Trotsky a plus fait pour l'établissement et la consolidation de la dictature du prolétariat que Staline, incapable même d'en maintenir les conquêtes, et, Lénine le savait bien, il est animé d'une autre foi révolutionnaire (1). Ensuite, les faits politiques étant essentiellement relatifs, les changements de régime ne peuvent être que des passages du pire au moins mal, et, comme tels, ils sont soumis à une sorte de système de compensations : il est possible que l'u. r. s. s., en échange de ce qu'elle a gagné au point de vue de l'organisation politique et économique et du régime social, n'ait pas progressé d'une façon analogue dans le domaine de la justice. Mais li ne faudrait pas oublier que sous un régime autocratique comme le tsarisme la justice représentait une des bases du système d'oppression bourgeoise. Or, c'est par rapport à la Russie d'avant 1917, non par rapport à un vieil idéal de libéralisme extrême-occidental, qu'il faut juger l'u. r. s. s.; toute comparaison, dans n'importe quel domaine, entre les deux régimes me paraît tout à fait ridicule, ce qui n'est pas le cas pour Panaït Istrati. Enfin, me plaçant sur le terrain de l'organisation judiciaire, je trouve Istrati assez mal fondé à opposer la justice soviétique à la justice bourgeoise en faveur de cette dernière. On peut trouver dans son texte même deux faits au moins qui contredisent cette affirmation. Alors qu'en France un faux témoignage, de vagues présomptions, les pires fantaisies policières suffisent à faire inculper un homme, et l'écrouer pour un temps indéterminé, à Léningrad Roussakov, objet d'un mandat d'arrêt, n'a pas été emprisonné. D'autre part l'acharnement systématique d'Istrati contre toutes les institutions soviétiques le pousse à dénoncer comme une des pires formes de l'arbitraire cette peine des travaux obligatoires, la seule qui ne soit pas véritablement odieuse dans son fondement et qui peut presque se légitimer dans son application, à tel point que le droit pénal bourgeois l'a toujours ignorée au profit des peines privatives de liberté.

Et je ne sais si Istrati a vu à quoi l'amenait la condamnation, à travers un état politique momentané et contingent, d'un idéal révolutionnaire qui, lui, est absolu. Le texte sur l'affaire Roussakov, publié dans une revue sinon rédigée entièrement, du moins lue uniquement par des bourgeois, à côté des produits les plus

---

(1) Cf. Max Eastman : La jeunesse de Trotsky (N. R. F.)

caractérisés de la littérature des petits bourgeois français (Suite en simili romantique de M. Lochac, ou les Chantiers de Michel-Ange de M. de Pourtalès, etc.) ne peut manquer de servir à des fins contre-révolutionnaires : tous les immondes *amis du peuple* y ont trop d'intérêt. Panaït Istrati comprend-il que ses apostrophes « aux ouvriers qui le lisent » sont risibles ? elles le seraient plutôt si elles ne devaient pas être exploitées demain par la démagogie bourgeoise, qui, ayant démontré par ses rapports, ses enquêtes, ses statistiques truqués le « déplorable état économique de l'u. r. s. s. », se servira de l'affaire Roussalkov pour étaler la dépravation morale à laquelle aboutit le communisme et pour, en assimilant avec une parfaite mauvaise foi, l'u. r. s. s., le communisme et la dictature du prolétariat, frapper les hommes capables d'organiser et de soutenir la lutte de classes. Cela, c'est très grave. On ne s'attendait guère, je suppose, à voir Panaït Istrati donner, en toute connaissance de cause, des armes à la bourgeoisie dans la guerre ouverte qu'elle mène depuis 1848 contre le prolétariat révolutionnaire. Et combien, auprès de cette attitude, paraît plus authentiquement révolutionnaire celle des émigrés politiques en u. r. s. s., opposants communistes, dont la situation semble cependant des plus précaires, et qui disent : « Dis à nos camarades de là-bas qu'ils doivent toujours défendre l'U. R. S. S. au prix de leur vie et mourir en la défendant ». Panaït Istrati devrait juger ses actes à la mesure d'une telle phrase.

Pierre AUDARD.

LETTRES ETRANGERES

LE SAINT. LES NOCES DU MOINE, par *Conrad Ferdinand Meyer,* traduit par Charly Clerc. Préface de Robert d'Harcourt. Cabinet Cosmopolite, Stock).

Le Saint est une des œuvres les plus significatives et, à bon droit, les plus célèbres de Conrad Ferdinand Meyer. Le grand écrivain suisse qui n'a pas encore trouvé en France l'audience à laquelle il a droit et dont le talent vigoureux et puissant mériterait d'être mieux connu, est un des plus remarquables auteurs de langue allemande de la fin du XIXe siècle, et le *Saint* est particulièrement représentatif en ce qu'il permet d'analyser le processus de « reconstruction historique » qui est un des éléments les plus curieux du talent de C. F. Meyer.

Quelle est la part de *vérité* qu'il y a dans le récit de la vengeance de Thomas Becket ? Ce ne sont point les chroniques ni les archives qui livrent le mieux à l'historien le secret des actes et des événements, mais plutôt la réalité intime et psychologieque des êtres. Pour audacieuse que soit l'hypothèse proposée par C. F. Meyer, elles est parfaitement logique, vraisemblable et cohérente. Et comme le disait Meyer lui-même : « L'intention de mon héros n'est pas *historiquement* mais *psychologiquement* vraie. »

Fervent de la Renaissance et de l'Italie, Conrad Ferdinand Meyer, a tracé dans *Les Noces du Moine* un tableau de mœurs et des passions du Quattrocento intense, coloré et vibrant. Ici encore nous admirons cette puissance de *recréation* historique que Meyer a portée à un degré d'art et de force évocatoire rarement atteint avant lui. Et, comme le dit très bien M. Robert d'Harcourt dans sa préface « Ce Germain a aimé l'Italie de la Renaissance d'un double amour d'artiste et d'homme. Il y a trouvé un credo d'art et une thérapeutique de la sensibilité ».

L'Escalier de Riceymen, par *Arnold Bennett*, traduit par Maurice Rémon. Préface de André Maurois. (Le Cabinet Cosmopolite, Stock).

Il y a peu de vices aussi odieux et aussi ridicules que l'avarice, parce qu'il semble qu'elle contredit à la fois le sentiment, l'instinct et la raison. La jouissance à laquelle aboutit l'avare est d'un ordre si absurde et si paradoxal qu'elle contient toujours en elle-même un élément tragique. Aussi le romancier qui analyse un « type » d'avare est-il tenté d'abord par le côté monstrueux de cette situation.

Arnold Bennett a abordé le problème sous un angle tout à fait différent de celui qui a fourni d'ordinaire les perspectives connues de l'avarice. Il déguise l'élément monstrueux sous une feinte indifférence, il tempère son analyse si exacte et si aigüe d'un humour qui cache jusqu'à la fin du livre le drame grotesque et inhumain. Peignant par petites touches précises le portrait de ses personnages, il groupe ces menus détails qui éclairent pendant quelques secondes le caractère ou l'âme d'un homme, il saisit un geste non pour sa valeur dramatique, mais au contraire pour la nuance qu'il apportera à la description de l'avare. C'est ainsi que ce récit qui ne se départit jamais d'une aimable bonhomie, d'une absence complète de pathos, atteint tout à coup le climat tragique par les moyens les plus discrets et les plus efficaces. Et il a éclairé, en heureux contraste, ce livre sombre, avec la figure charmante d'Elsie qui apporte dans la grise demeure, froide et poussiéreuse des maniaques de l'avarice, un souffle d'air frais de jeunesse et de générosité.

Le chemin des tourments, par *Alexis Tolstoï*, traduit par Michel Dumesnil de Grammont. (Editions Rieder).

La guerre et la révolution ont si complètement coupé en deux parties l'histoire de la Russie que les tableaux décrivant la Russie d' « avant » nous semblent presque les souvenirs d'un monde disparu. Il est intéressant cependant de chercher dans les livres des écrivains prérévolutionnaires la présence des éléments qui annoncent et expliquent les bouleversements futurs.

Dans le *Chemin des Tourments,* qui montre justement la période qui précède immédiatement la guerre, la guerre elle-même et le début de la révolution, on découvre cette inquiétude, cette insatisfaction latente, ce mécontentement imprécis, qui aspirent vaguement à autre chose et souhaitent le cataclysme, simplement pour échapper à l'ennui et à la routine de la vie quotidienne.

Ce roman où de grandes ombres s'amassent à l'arrière-plan nous émeut d'autant plus que nous savons — ce que les personnages ignorent, — l'effondrement qui va entraîner toute cette société. Crises de conscience et crises de passions, *tedium vitae,* troubles des idées et des mœurs tout cela sera emporté par la vague qui déjà approche et que nous voyons battre les dernières pages du livre.

M. Dumesnil de Grammont qui a traduit le *Chemin des Tourments* a écrit aussi une intéressante préface dans laquelle il présente l'auteur de ce livre pathétique, un des plus exacts et des plus directs que l'on ait écrits sur cette « Russie de transition ».

Marcel BRION.

LES REVUES ETRANGERES

Dans LA CULTURA (Milan) nous lisons un très bon article de M. Léone Gonzburg sur *Nicolas Lieskov,* et des *Swinburniana* fort curieuses de M. Mario Praz.

* * *

Le dernier numéro de LA REVUE RHÉNANE (Mayence) nous apporte une intéressante étude de M. Dr Anno Schlosser sur l'écrivain Richard von Schaukal, et de M. Joseph Delage une belle analyse du talent de Hermann Busse, peintre de la vallée du Neckar.

* * *

Numéro spécial de la REVUE D'ALLEMAGNE (Paris) consacré à Berlin. Articles de MM. Jean Cassou, François Berge, Robert de Saint Jean, Ivan Goll, Hélène von Nostitz, Henri Focillon, etc.

* * *

La revue INDIVIDUALITAT (Dornarch) a « fusionné » avec la revue DIE HOREN. Willy Storrer étudie avec un sens très aigu de l'actualité le « *Secret du temps qui vient* ». Remarques sur l'*essence du drame*, par Wilhelm von Scholz.

* * *

Dans la NEUE SCHWEIZER RUNDSCHAU (Zurich) « *le message de Sören Kirkegaard*, par Emil Brunner. — *Paracelse et Danta*, par Friedrich Gundolf. Et les très remarquables *remarques* de Max Rychner.

* * *

M. Ettore Lo Gatto, le grand spécialiste italien de littératures slaves examine dans la*Rivista di Littérature slave* ıRome) le rôle de l'intelligenzia russe dans la révolution et la littérature et analyse magistralement l'œuvre de l'écrivain tchèque Otokar Brezina.

Marcel BRION.